REVUE DOMINICAINE

Directeur :
R. P. ANTONIN LAMARCHE, O. P.
Maison Montmorency, Courville (Québec-5), P. Q.

Vol. LXVI Tome I Mars 1960

Parce Domine !

Les diables couvrent ce pays
Des ailes de la grande mort
Les diables tendent ce pays
De noirs filets torts et retors.

Hommes de Dieu êtes-vous sourds
Au cri des âmes sans retour
Que les sept péchés capitaux
Traînent aux gouffres infernaux ?

Où trouver de l'espoir encore ?
Il n'est point ici d'âmes pures
Intercédant pour les souillures
Le feu va prendre dans Gomorrhe.

Avant que le feu ne déborde
Pour ce pays miséricorde !
Seigneur Jésus, vainqueur d'enfer
Et des hordes de Lucifer
Roi tout-puissant de Majesté
Qui nous sauvez tous par bonté
Sauvez-nous, source de pitié.

Th. Calmel, O. P.

Nos maîtres : le passé et l'avenir[1]

Une année va mourir ; une autre naîtra bientôt. Et c'est ainsi que le temps passe, faisant sans cesse surgir des heures qui se succèdent les unes aux autres selon un rythme inexorable et mêlant étrangement dans la vie des hommes la tristesse des jours qui finissent avec la joie des lendemains prometteurs. Aujourd'hui, c'est la nostalgie d'un crépuscule ; demain ce sera l'enchantement d'une aurore. Nous nous éveillerons dans l'allégresse et nous nous empresserons d'échanger des vœux de bonne et heureuse année, oubliant un instant que le monde a irrémédiablement vieilli d'un an, plus soucieux de l'avenir que du passé.

Il est bon certes qu'il en soit ainsi. Il est bon que nos âmes soient plus tendues vers l'avenir que retenues par le passé. Autrement, comment la vie serait-elle possible ? Cet élan vers l'avenir, sans cesse renaissant, toujours victorieux, c'est même un des plus ingénieux dons de Dieu, l'admirable effet d'une providence qui sait bien ce qui arriverait à nos pauvres cœurs s'ils se laissaient enliser dans le passé.

Aussi, même si la fin de l'année prête toujours à quelque retour mélancolique sur la fuite du temps, je ne m'arrêterai pas plus qu'il ne faut à cet aspect fugitif et attristant, c'est-à-dire à sa *durée relative*. En effet, le temps file ou s'éternise selon que le bonheur ou la tristesse, la santé ou la maladie, le travail ou l'inaction nous en suggèrent une estimation toute subjective. Je m'attacherai plutôt à un autre de ses aspects, celui de sa *valeur absolue*, autrement dit celui de ses virtualités au regard de la vie humaine. Le temps est la matière première de tout, la quatrième dimension de l'être humain, la condition essentielle de son progrès, la monnaie contre laquelle il s'échange lui-même sans cesse.

Pour chacun de nous une année se mesure, à la vérité, *au résidu* que nous laisse en mains l'emploi que nous avons fait du temps, ce « fil des jours » que nous sectionnons par nos irrésolutions, nos inconstances et nos bifurcations ou que nous tissons avec régularité et persévérance.

---

1. Conférence prononcée au Club Richelieu de Québec, le 30 décembre 1959, par le T. R. Père Georges-Henri Lévesque, O. P., Supérieur de la Maison Montmorency.

N'est-il pas juste de dire que, — envisagé sous cet angle et identifié ainsi à notre action, — c'est nous qui conférons au temps sa consistance et sa continuité ? Libres de l'effriter par des précipitations inconsidérées, qui nous obligent parfois à des retours onéreux, nous pouvons aussi, par la fidélité à notre idéal, en faire la matière malléable qui, progressivement, concrétise nos aspirations et nos espoirs.

Ainsi convaincus de l'inestimable valeur de l'instant présent, sachant en outre que sa perte est irrémédiable, comment donc consentons-nous si souvent par notre incurie à vider le temps de sa substance, c'est-à-dire de ses possibilités ? A le stériliser par nos irréflexions ? A le pourrir par nos perversions ? A le « perdre » par nos futilités ? A le « tuer » !

Mais heureusement le temps, matière première de tout, peut aussi se métamorphoser à volonté. Sous notre empire il se solidifie en structures, s'édifie en institutions, se fixe en arts et en littératures, s'utilise en communications, comme il se dissout par tout emploi négatif. Les œuvres des hommes se substituent au temps. Elles représentent ce qu'elles en ont coûté. « Le temps se venge de ce qu'on fait sans lui ». La durée des Pyramides comme celle des cathédrales n'est-elle pas à la fois la preuve et la récompense des siècles employés à les construire ?

Cette matière même du temps, que l'homme transforme en ses œuvres, constitue du même coup ce que j'ai appelé sa quatrième dimension. Par elle il s'étend, puis-je dire, hors de ses limites mortelles. C'est elle qui lui permet d'être présent *en tout temps*, si le souvenir de sa personne demeure attaché à quelque œuvre durable. Puisqu'il peut et doit se projeter, l'homme est naturellement tendu vers l'avenir. Par nature également il lui faut s'opposer à toute stagnation. Or, c'en est une que de demeurer exagérément attaché à ce qui est révolu ou dépassé, de chercher son unique pâture dans ce qui a été épuisé, de vouloir recréer des formes d'art ou de vie qui n'étaient que des ouvertures sur l'infini et que leurs auteurs eux-mêmes eussent délaissées, s'ils avaient vécu plus longtemps. On oublie trop que le génie créateur, par définition, n'est jamais à bout d'invention et qu'un Michel-Ange eût très bien pu con-

cevoir un jour ses chefs-d'œuvre en termes simplifiés, ou qu'un Richelieu. du XVIIIe siècle, eût sans doute organisé autrement son Académie française.

Par où l'on voit que le temps, mesure du mouvement, est aussi le cadre où s'effectue l'évolution ascensionnelle de l'humanité. Cette évolution, évidemment, progresse dans la mesure où nul ne méconnaît ni ne viole les lois des êtres et des choses. Il apparaît cependant parfois au commun que le savant ou l'artiste chambardent ces lois alors qu'ils ne font qu'en découvrir de plus avancées. La hardiesse inévitable de leurs conceptions nouvelles peut étonner mais ne saurait faire conclure, à priori, à l'inexactitude. Nous sommes dans un monde en devenir. Il est rare qu'un mouvement scientifique, littéraire ou artistique ne soit pas marqué d'étapes. Il arrive même aux créateurs de repenser leurs conceptions premières. La ligne de démarcation est très perceptible chez un Debussy ou chez un Dali, par exemple, le premier passant d'un certain sentimentalisme à un impressionnisme dépouillé ; le second de la fantasmagorie au mysticisme. N'entend-on pas souvent dire aux critiques avertis : « Voici du Mozart ou du Picasso première manière » ? Souvent aussi un artiste vieillissant reprend, en le modifiant, le thème qu'il a traité naguère. Tel Molière qui, à dix ans d'intervalle, reprend ses satires sur les femmes.

Ainsi l'esprit de conquête pousse sans cesse l'humanité à quelque audacieuse expérience. Si bien qu'une vie d'homme passe à ces renouvellements et que le temps apparaît alors comme la monnaie contre laquelle il échange sa pensée, ses forces, son être tout entier. Le *Time is money* des Américains est une tragique illustration de cet échange. C'est une équation qui a sa justesse mais qui, hélas ! dit trop aussi à quel prix certains consentent à s'évaluer. Et l'on frémit de voir ramassé en cette définition-capsule le matérialisme effréné de nos temps modernes !

* * *

Ce qu'il importe d'observer ici, c'est le caractère mouvant et jamais achevé des œuvres humaines constamment en quête de parachèvement.

Puisque la nature des choses le veut ainsi, se condamnent eux-mêmes ceux qu'une sénilité précoce rive à un conservatisme outrancier et qui, poussés quand même inexorablement vers l'instant qui vient, s'obstinent à chercher dans le passé l'exemple dont la reproduction servile et indéfiniment renouvelée parviendrait, selon eux, à remplir l'avenir.

Qu'on ne me fasse pas dire que j'estime pour peu l'amour du passé et la philosophie de l'histoire ! Comment, à titre de sociologue, méconnaîtrais-je leur apport irremplaçable ? Le progrès social, sans être la somme des succès passés, en est néanmoins l'aboutissement. Et la connaissance des lois de l'histoire, l'observation de ses courbes et de ses grands courants, comme celle de ses phénomènes accidentels, sont certes sans prix pour aiguiller des plans d'action. C'est en ce sens que nous avons raison de proclamer le passé : notre maître ! Car la conscience nationale ne vient à un peuple que lorsqu'il se rend compte de ses enracinements, de tous ses enracinements. Et c'est de là que doivent naître certaines grandes idées qui éclairent sa route et, pour une part, le guideront.

Mais il s'agit de savoir ce qui doit nous influencer davantage, du *réalisé* ou du *réalisable*. Vivre, c'est agir ! Une fois assimilées les leçons du passé et les conseils du présent, forts de tous les atouts qu'ils nous fournissent, c'est les yeux fixés sur l'avenir qu'il faut déduire de tant de progrès atteints, comme de tant de fautes accumulées, notre programme d'action. Point d'arrivée d'une évolution, le présent est aussi et mieux encore le point de départ d'une évolution plus parfaite. La véritable sagesse résiderait donc moins dans le souvenir que dans le désir. Car c'est le but, l'objectif, la *fin* qui doit polariser notre agir.

Les longs piétinements qui s'observent dans l'histoire et qui semblent parfois marquer une régression ou tout au moins accuser une attente quasi inutile, préparent toujours la venue d'un libérateur de forces inemployées et impatientes. Et pour quiconque se résout mal à sentir le temps s'écouler sans qu'il fleurisse en œuvres de durée, c'est un soulagement de voir s'ouvrir périodiquement ce que j'appellerai : les *printemps de l'Histoire*.

Mais comment procède donc celui qui, *pour* les hommes *de son temps*, a l'admirable audace de débrider des puissances élémentaires et, s'il est mécène, de libérer les œuvres en gestation ; s'il est économiste, de miser sur des impondérables et sur des facteurs jugés incertains ; ou, s'il est politique, de poser le geste hardi qui engage l'avenir. Celui-là qu'on juge téméraire et que souvent l'on condamne au départ, est pourtant mieux placé que quiconque pour avoir la vision prophétique. Capitaine tourné vers la proue, il ne renie pas pour autant le sillage du navire ni les terres qu'il semble fuir, mais poursuit seulement la route que lui trace son aiguille aimantée vers un pôle magnétique, entendons ici cet ultime objectif qu'est le bien de tous. Notre maître le passé ! Oui, certes ! Mais aussi et encore davantage : notre maître l'avenir ! Car c'est dans l'avenir que se situe le bien commun, c'est en avant de nous que rayonne ce but qui nous attire d'une volonté impérieuse vers notre destin providentiel, ce bien futur qui nous invite à un perpétuel dépassement.

Si maintenant, d'un bond de l'intelligence, on se place *hors du temps* pour effectuer la synthèse de notre époque et porter sur elle un jugement anticipé, on ne fait que *devancer son temps*. Le recul ne doit pas exister que par rapport au seul passé. Se projeter ainsi quelques décennies en avant par une prescience qu'appuient des inductions raisonnables, c'est se placer dans la juste perspective d'où l'on puisse estimer le présent et ses conséquences. Si d'autre part, en agissant ainsi, on mesure la marge qui existe entre nos objectifs et l'état actuel de nos progrès, peut-il y avoir un commandement plus impérieux de se porter sur la brèche ? Seuls les défaitistes pourraient rester insensibles à un tel commandement.

L'avenir d'un pays, comme celui d'une entreprise, est affaire de sagesse et de prévision. Mais sagesse n'exclut pas risque. Etre des devanciers ne doit pas s'entendre que de ceux qui ont habité des époques antérieures à la nôtre, mais bien de ceux dont la pensée audacieuse prend les devants et dépasse la masse amorphe des retardataires et des tristes partisans de l'immobilisme.

Nos maîtres : le passé et l'avenir

On se demande avec angoisse parfois dans certains milieux si le peuple canadien-français a un avenir. C'est là, à mon sens, mal poser la question. On devrait plutôt se demander si les Canadiens français *veulent* en avoir un. Il est tout de même étonnant de voir que notre peuple, qui s'est tellement penché sur son passé, ne semble pas y avoir trouvé assez d'inspiration ni de stimulant pour s'élancer résolument à la conquête d'un avenir plus grand encore. C'est sans doute qu'il a mal regardé ce passé ou qu'il l'a considéré trop exclusivement. Si, par exemple, il ne s'était pas trop laissé fasciner par le caractère rural de son passé, il aurait mieux vu venir chez lui la présente évolution industrielle et se serait mieux préparé à lui faire face. Les peuples ont l'avenir qu'ils se préparent.

Penchons-nous sérieusement sur les problèmes du passé, mais faisons-le pour mieux résoudre les problèmes du présent et de l'avenir, qui doivent rester pour nous les plus importants. Le passé peut nous souffler ses conseils, mais le commandement suprême vient de l'avenir, parce que, en bonne philosophie, c'est la fin qui doit dominer notre agir et lui imposer ses impératifs. Autrement dit, la vraie sagesse nous demande d'être à la fois traditionalistes et progressifs. Sur ce sujet le Souverain Pontife, Pie XII, a écrit des pages d'une profonde lucidité. Pour terminer permettez-moi d'en citer un passage :

« La tradition est chose bien différente du simple attachement à un passé disparu ; elle est tout l'opposé d'une réaction qui se méfie de tout progrès salutaire... Tradition et progrès se complètent réciproquement et avec tant d'harmonie que, de même que la tradition sans le progrès se contredirait avec elle-même, ainsi le progrès sans la tradition serait une entreprise téméraire, un saut dans l'inconnu.

« Non, il ne s'agit pas de remonter le courant, de reculer vers des formes de vie et d'action des âges disparus, mais bien, en prenant et en suivant ce que la passé a de meilleur, de marcher face à l'avenir avec la vigueur d'une jeunesse inchangée » (Extrait d'un discours prononcé le 19 janvier 1944).

Georges-Henri Lévesque, O. P.

Annonciation

Un ange s'incline devant Marie. C'est un signe et c'est un présage. Un ange salue une enfant. Pourquoi l'ange affirme-t-il sa révérence ? Et comment penser que les enfants ont besoin des anges ?

I

D'abord dignité de la personne saluée. La grandeur de cette perle terrestre est presque incroyable. La foi est mise en cause. La foi dans une valeur plus qu'intellectuelle. La foi en l'amour de Dieu pour la nature humaine qu'il a faite.

Beaucoup d'anges ont refusé de s'incliner ainsi devant le mystère de Dieu. Dieu est si grand que lorsqu'il présente sa bonté, sa bonté manifestée dans son amour et son humiliation envers l'homme, il arrive que l'ordre du fait dépasse le pouvoir de prévoir ou l'habitude naturelle de comprendre et la volonté se lance dans le refus. Non, non pas ça, ont semblé dire des légions d'anges.

Mais Gabriel s'incline et il est un archange. Cette enfant très humble est prise et transportée au-delà de tous les chœurs des anges, y compris Chérubins de lumière et Séraphins ardents. L'amour de Dieu est allé si loin (aux yeux des anges rebelles est descendu si bas), que cela leur a paru un désordre. Tant il est vrai que l'on est jugé sur l'amour. Les mauvais anges ont refusé d'accepter l'amour de Dieu pour l'homme.

Quant à l'âme qui reçoit cet incroyable don, silence, humilité et joie ! Etreinte de la joie dans le plus entier repos de l'esprit.

Et maintenant tu dois porter cette nouvelle pour la guérison des hommes. C'est une cure pour tous les ressentiments. Du refus de l'amour à l'acceptation du ressentiment, le passage est rapide. Pourtant, un des plus grands maux de la vie est d'accepter le ressentiment. Eh bien ! je te le dis, ils ne pourront jamais en sortir, s'ils ne reconnaissent pas en cette nouvelle Eve la possibilité d'une lumière plus haute. Elle s'allume cette lumière à comprendre la grandeur de Marie, Mère de Dieu.

Est-il possible que l'on rencontre des hommes superbes qui se raidissent de refus devant le chapelet, alors qu'un ange s'incline. C'est possible. Mais il ne sied guère de contraindre au royaume de la liberté. Le geste qui s'accote sur des repoussoirs n'est pas ici le plus fort, mais celui qui élucide intérieurement la grande beauté de cette prière.

Comme des perles et des cristaux précieux de toutes couleurs rutilent dans un champ de pierres, les secondes consacrées à Marie resplendissent dans nos vies d'une lumière éclatante.

Comprendre ces mots : Mère de Dieu. Pour faire de Marie la Mère de Dieu, l'élever au-dessus de tout l'ordre créé, lui donner appartenance à l'ordre de l'union hypostatique, il fallait une largeur de vue plus qu'humaine, une ample générosité, une intelligence divinement élevée. Et pour qu'à son tour l'homme sache quel privilège ce peut être d'avoir Marie pour sa Mère, il faut d'abord une lumière de son intelligence.

Un homme c'est avant tout une intelligence, comme le disait déjà le païen Aristote...

L'intelligence de comprendre notre Mère Marie est une grande grâce qu'il faut demander à Dieu. Prière encore plus fervente si on a d'abord au plan de la nature entraîné et exercé ses facultés [1].

II

Les enfants ont besoin des anges. Ils ont toujours leur ange gardien. Ils ont besoin d'aide non seulement dans les tâches exceptionnelles comme c'était le cas de la Sainte Vierge, mais aussi dans les vocations les plus ordinaires. Les anges naturels auprès des enfants que vous connaissez, il faut que ce soit vous.

A six ans l'enfant comprend la présence de Dieu. Dès l'âge de sept ans il faut lui apprendre à dialoguer avec la sainte Trinité par le Gloire soit au Père. Obligation d'aller à la messe le dimanche à partir de sept ans. Mais il sera bon de l'avoir initié auparavant en l'amenant

1. Voir *Revue Dominicaine*, mai 1957, p. 246.

une fois ou l'autre à la messe du dimanche même avant cet âge obligatoire.

Un auteur beaucoup lu a créé un éminent plaidoyer pour l'enfant. Saint-Exupéry composa en effet *le Petit Prince.* Vous demandez : quel est le message du Petit Prince ? Il y a une petite étoile à l'intérieur de moi, comme il y en a des milliards dans les cieux du ciel. Elle est minuscule, mais c'est à cause de sa solitude. Car si on l'approchait on y perdrait le souffle. Plus possible de respirer. La vie se déroule à une certaine échelle où les étoiles paraissent petites. Alors vous voyez bien, il faut attendre que l'échelle puisse être changée. Mais en attendant, il convient de vivre pour cette étoile.

Alors s'opère la fonction du petit prince, car toute cette œuvre n'est au fond qu'un plaidoyer pour Mozart assassiné. Mozart, c'est l'étoile. Et sauver l'étoile c'est la mettre en rapport avec Dieu.

Au mystère de l'Annonciation, ce n'est donc pas surtout vous, chers adultes, que je vois en ma présence ; ce sont tous les enfants que vous connaissez. Ensuite je vous vois auprès d'eux, comme les anges de l'Annonciation, chargés de révéler Dieu à l'enfant. Ce sera une libération vers l'infini, en tenant compte des bases de la psychologie de l'enfant.

La sympathie universelle de l'enfant pour toute chose vivante est la base inconsciente où va se greffer l'amour de Dieu et l'amour du prochain. Il n'y a qu'à suivre ses dialogues, se pencher vers eux avec lumière.

L'enfant se cherche des héros. Le premier héros c'est son père ou sa mère. Il cherche dans l'attitude de sa maman comment aimer son père, et aussi l'inverse.

Puis il se cherche d'autres héros que les livres ou la télévision lui fournissent. Biologiquement le premier idéal qui le séduit est un idéal de force et de puissance. L'éducation et la croissance peuvent le transformer en un idéal de force et de puissance dans le don infini de soi-même.

On donnera à l'enfant les vrais principes de sa vie. C'est une affaire de l'âme. Et c'est l'honneur de la meilleure psychanalyse de nous l'avoir

redécouvert et révélé. La psychanalyse, ce chapitre de la psychologie qui accorde à l'âme la place vraiment prépondérante, a mis en avant l'importance du dialogue de l'âme avec Dieu.

Encore une fois l'enfant de six ans comprend que Dieu est partout. L'enfant de sept ans a besoin de parler presque continuellement à Dieu. C'est à nous de lui dire qu'il peut le faire, qu'il peut dire bonjour toute la journée : Gloire soit au Père, au Fils, et au Saint-Esprit.

Tous le reste sera donné par surcroît. La résistance aux automatismes, la résistance à l'impulsivité, à la suggestion, à l'émotivité. Mais ce sera une victoire où il ne perdra pas l'aisance et la jeunesse de son cœur, où il n'ira pas bloquer la motricité qui lui permet les grandes joies de la vie créatrice.

En résumé l'enfant expérimentera comment, du moment qu'une personne s'est placée en Dieu, son esprit a un devoir particulier de rester serein et plein d'enfance jusqu'à la mort. Et c'est dans cette sérénité qu'il trouve la grâce de toutes les victoires.

Quant à nous les enfants adultes revenons souvent à l'étoile de l'Annonciation. En quittant cet archange, et notre Mère à tous en ce lieu saluée, je n'hésite pas à vous dire les paroles célèbres qui trouvent ici un terrain idéal d'application : n'oubliez jamais, je vous en prie, qu'éclatant dans la pénombre, le génie de la simplicité surveille vos pensées, assiste à vos travaux, et par la manière de vous tenir dans les choses ordinaires, vous encourage au sublime.

S'il nous était permis d'élever un texte de Valéry jusqu'à sa pleine vérité, nous dirions que c'est en touchant le Rosaire, cette couronne par-dessus toutes lumineuse, qu'il convient de saluer la présence de l'éternité dans le temps :

L'Heure me vient sourire au nom de notre Reine :
Tout s'éclaire d'un jour que jamais je ne vis :
Danseras-tu longtemps, Rayon, sur le parvis
De l'âme heureuse et souveraine...

Arcade-M. Monette, O. P.

L'indépendance du Canada : mythe ou réalité ?

Le Canada se dirige graduellement vers l'indépendance politique totale. Les liens officiels ou constitutionnels avec la Grande-Bretagne se rompent ou s'atténuent.

Hier, l'appel au Conseil Privé était supprimé. Préalablement, le traité de Westminster avait consacré le droit du Canada de conclure des traités ou des accords avec des pays étrangers. C'est ainsi par exemple que différents traités ont été signés par des représentants du gouvernement canadien notamment celui qui règlemente la pêche du flétan et que d'autres !...

Puis, un premier gouverneur canadien fut nommé, puis un second d'origine française.

Un récent article de la *Financial Post* de Toronto, le 8 août 1959, posait en première page, cette question angoissante : « *Can We Survive U. S. Investment ?* » Nous tenons à préciser que la documentation à laquelle nous ferons allusion au cours du présent article est entièrement l'œuvre de l'éditorialiste de la *Financial Post.* Après un résumé de son article, nous y ajouterons nos propres réflexions.

John Davis de la British Columbia Electric, que cite le *Financial Post,* a établi récemment, et de façon fort pertinente, la perspective troublante qui se présente pour l'avenir du Canada. John Davis parlait alors à une réunion Canada-Etats-Unis, sous les auspices de l'Université de la Colombie-Canadienne.

Nous traduisons ici la déclaration Davis reproduite dans le journal torontois : « Les placements des Etats-Unis au Canada s'établissent à près de quatorze milliards de dollars. C'est donc un placement de mille dollars pour chaque homme, femme et enfant, de chacune des dix provinces ».

C'est là plus que trois fois le montant total des placements annuels des Canadiens dans les nouvelles entreprises de notre pays... Même si

tous les Canadiens affectaient toutes leurs épargnes personnelles à cette fin (placement dans des industries canadiennes), il faudrait l'effort d'une génération entière pour éliminer le dernier placier américain.

Et le commentateur de Toronto ajoute que ces placements fixés officiellement à quatorze milliards de dollars, sont bien en dessous de la situation réelle. La dépendance du Canada vis-à-vis les Etats-Unis est encore plus marquée. Selon la valeur actuelle des titres détenus par les Etats-Unis au Canada, on peut mentionner le chiffre de vingt milliards de dollars. Si on ajoute que cette valeur aux livres est économiquement ascendante et s'accroît d'un milliard de dollars par année, les placements américains équivaudront bientôt à l'ensemble de la dette totale du Canada.

Monsieur Davis que la *Financial Post* cite et que nous commentons à notre tour, ajoute : « Que penserait le citoyen moyen des Etats-Unis, de placements étrangers dans son pays, atteignant environ soixante pour cent de la valeur des produits et des services de 1959 ? Même en 1914 qui représente une année-record, la proportion des investissements étrangers n'atteignait pas alors quinze pour cent de l'ensemble du revenu national des Etats-Unis ».

Plus de la moitié des profits ou dividendes réalisés par les entreprises canadiennes sont versés à des non-résidents. En 1980, cette proportion sera vraisemblablement de soixante-dix pour cent. Il y a en plus les profits non distribués et réinvestis par des placiers étrangers en d'autres entreprises canadiennes. Davis ajoute : « L'ampleur de cette situation rendra probablement impossible aux futures générations de Canadiens de racheter leur héritage national ».

La *Financial Post* ajoute que quels que soient les avantages nombreux, au point de vue économique, de cet afflux du capital américain chez nous, les Canadiens doivent se demander si leur pays peut maintenir une existence indépendante quand les non-résidents détiennent la plupart des entreprises faisant affaire chez lui.

Et le journal de Toronto ajoute : « Que feraient les Américains si les Britanniques, les Allemands, les Japonais, avec leurs capitaux s'immisçaient dans leur économie nationale avec une telle envergure ? Un fait est certain : ils s'agiteraient de façon inquiétante ».

En bref, tel est le décalque de l'article de la *Financial Post* et l'opinion de monsieur Davis que nous voulions mettre sous les yeux de nos lecteurs.

Le signataire de ces lignes est d'une génération qui a eu connaissance des luttes livrées par les Canadiens de toutes origines, mais surtout par ceux d'origine française, pour atteindre à l'indépendance politique de leur pays. Ainsi que nous l'avons noté brièvement, notre indépendance politique va sans cesse s'intensifiant, mais il y a lieu de se demander avec angoisse si une telle situation ne met pas en danger l'autonomie politique du Canada.

A cette pénétration massive du capital américain chez nous, s'ajoute l'influence du syndicalisme américain qui affecte le comportement de toutes nos unions ouvrières.

On cite l'exemple de pays sous-développés ou relativement pauvres ou simplement pauvres, qui ont à connaître les avantages et les méfaits de la puissance capitaliste venant de l'extérieur. Toutes les populations qui subissent cette pression marquent leur impatience et parfois de façon déraisonnable.

Il ne saurait être question de blâmer les Américains ou les Etats-Unis de participer à l'exploitation des ressources naturelles de notre pays, mais l'heure n'est-elle pas arrivée où le gouvernement canadien devrait aviser aux moyens de sauvegarder la vie nationale des Canadiens de toutes origines ?

Cette intrusion est une autre forme d'impérialisme. Hier, le Canada naissant a connu à la fois les avantages et les inconvénients de l'impérialisme politique lié à l'impérialisme économique britannique. Il faut avouer que cet impérialisme américain qui pénètre chez nous provoque des malaises et des mécontentements non seulement ici mais en plusieurs

pays du monde. Il est toujours vrai, hélas ! d'affirmer que la puissance, c'est l'argent.

Une telle proportion de notre économie nationale étant sous la dépendance des Américains, on se représente immédiatement à quel point notre pays est entravé ou sera entravé dans un avenir prochain par les financiers ou les placiers étrangers.

Un certain nombre des pays sous-développés, nous l'avons noté par incident, proteste contre l'entrée abusive de capitaux étrangers. Il ne faut pas méconnaître les avantages de cet afflux de capitaux, de financiers, d'ingénieurs et d'hommes d'affaires concourant au développement de la vie économique d'une nation qui manque de capitaux. Le point sombre réside dans la proportion trop grande de ces capitaux eu égard à la richesse et aux disponibilités d'un pays donné.

Il n'est point besoin d'être grand clerc pour tirer tout de suite la conclusion que des influences considérables s'exercent déjà et s'exerceront davantage dans l'avenir, sur la libre orientation de notre pays.

S'il fallait du jour au lendemain que par des mesures légales draconiennes, ou par suite d'une agitation malsaine chez nous, se produise une fuite des capitaux qui travaillent au Canada, nous assisterions à un bouleversement considérable de notre vie économique. Le chômage s'ensuivrait. Notre balance des comptes serait déficitaire. La valeur de notre dollar baisserait et l'inflation s'accentuerait.

C'est donc une question grave, un problème d'envergure qui doit être traité à la fois avec largeur de vue et compréhension des lois de l'économique. Il faut cependant que l'on s'avise chez nous qu'une telle pénétration du capital américain au Canada peut mettre en danger, nous le réitérons, le caractère de libre orientation de notre pays.

Si le contrôle américain s'accentue au Canada, et si nous devenons enfin les colonisés ou les serviteurs à tous les degrés du capitalisme américain, nous nous serions battus pour une indépendance politique et nationale qui ne signifierait plus rien.

En 1911, lorsque la question réciprocitaire s'agitait, d'aucuns énonçaient le mot d'ordre électoral suivant : « *No Truck Nor Trade With U. S.* ». C'était une phrase abusive. Depuis lors, nos importations de Grande-Bretagne ont diminué. Nous achetons des Etats-Unis plus que n'achetons de la Grande-Bretagne ou des pays étrangers.

On perçoit les conséquences de notre interdépendance avec les Etats-Unis, chaque fois qu'il y a une fluctuation politique ou économique quelconque. La bourse américaine devient alors ascendante ou descendante chez nos voisins et la répercussion est instantanée sur les marchés canadiens.

Tout ce qui précède n'est qu'une photographie d'une situation malheureuse dans son ensemble, mais heureuse par certains aspects car cet afflux du capital américain a permis à notre pays de développer ses ressources naturelles, d'accentuer l'emploi au Canada et d'élever le niveau de vie de nos populations tant urbaines que rurales.

Nous dépendons pour nos exportations, même agricoles, de l'attitude que prennent les Etats-Unis, même dans leurs dons en argent ou en nature, aux pays pauvres ou sous-développés.

Ce n'est pas en quelques lignes qu'un sujet de cette ampleur peut être traité dans toutes ses implications et dans tous ses aspects. Une question comme celle-là doit être traitée par nos économistes, nos financiers et nos hommes politiques, sans passion, sans racisme, sans inimitié. Il faut cependant envisager le résultat de l'influence économique des Etats-Unis chez nous avec objectivitié, avec une froide raison, sinon le Canada ne sera bientôt qu'une annexe des Etats-Unis (*An Economic Adjunct*, disait-on autrefois).

De temps à autre, un homme politique américain se lance et proclame que le Canada devrait être annexé aux Etats-Unis ou que l'Est du Canada devrait constituer un autre Etat américain.

Les dirigeants politiques des Etats-Unis, ceux qui ont de l'ampleur et de la vision, craignent évidemment que leur pays soit accusé de viser à une hégémonie politique teintée d'impérialisme. Aussi, protestent-ils

contre les politiciens de deuxième et de troisième ordre qui, périodiquement, forment le vœu que les Etats-Unis étendent leur emprise même politique sur le Canada. Que l'on nie la situation ou pas, il reste vrai que l'influence économique des Etats-Unis en notre pays en est rendue à un point inquiétant.

Quelle forme l'intervention du Canada devrait-elle prendre pour assurer l'indépendance politique réelle de notre pays ? Faut-il demander qu'en plus grand nombre les Canadiens fassent partie des conseils d'administration des filiales américaines opérant chez nous ? Faut-il demander que l'on retienne les services, en plus grand nombre, d'ingénieurs, de comptables ou d'employés d'origine canadienne, dans les entreprises américaines constituées au Canada ? Faut-il demander de plus que les postes qui seront confiés aux Canadiens soient autres que ceux des manœuvres ou de petits employés sans responsabilités ? Aux vrais responsables d'y voir et d'en décider...

Voilà en vrac quelques réflexions inspirées par le récent article de la *Financial Post*. On sent bien que le rédacteur de Toronto a voulu exposer la situation avec modération afin de ne pas préjuger de l'étude de la question ou soulever des passions. Nous avons amplifié cet exposé en visant également à ne pas dramatiser indûment une question de cette gravité. Nous mettons tout simplement le problème sous les yeux du lecteur, nous réservant d'expliciter davantage nos propos, si les circonstances ou le temps nous le permettent.

Et voilà qui laisse bien loin derrière nous la futilité des querelles raciales en certains coins du Canada. C'est l'heure plus que jamais où *les Canadiens, quelle que soit leur origine, doivent dans un même sentiment* et du même cœur, chercher la politique qui s'impose pour que le Canada garde le contrôle de ses destinées.

Est-il besoin d'ajouter que cette influence abusive du capitalisme américain dans la direction de nos entreprises canadiennes a de plus grandes conséquences encore pour nous, Canadiens français, que pour les Canadiens de langue anglaise ?

Rodolphe Laplante

Littérature comparée 1959

L'an dernier à pareille époque, je vous proposais un « Petit bilan de notre littérature 1958 » : cette année, je voudrais esquisser quelques comparaisons entre plusieurs livres canadiens et quelques livres français, question de faire des sondages, de formuler des problèmes, de voir un peu où s'en va notre littérature en train de se faire elle-même.

En 1958, deux grands titres avaient retenu notre attention : *Agaguk* d'Yves Thériault, et *Les Chambres de bois* d'Anne Hébert. En 1959, nous arrêtons notre choix sur un roman poétique canadien : *Les Anges dans la ville* de Wilfrid Lemoine, et sur un livre de nouvelles français édité ici, au Canada : *La Clope* d'Hervé Bazin (à l'Institut littéraire du Québec, 470, de la Couronne, Québec).

Les Anges dans la ville

Wilfrid Lemoine est une figure très familière de notre télévision montréalaise : décidément, c'est un jeune homme intelligent, cultivé, à l'esprit largement ouvert, plein de tact et capable de subtilités dans le dur métier d'interviewer à la télévision. Ses collaborations à la *Revue radiophonique des Arts et des Lettres*, et à la revue *Vie des Arts* le montraient habile de sa plume et très sensible.

Les Anges dans la ville : un de ces très rares livres que l'on ne sait trop où ranger dans sa bibliothèque, que l'on hésite à prêter même à ses meilleurs amis, que l'on ne sait trop comment tenir dans ses mains, que l'on hésite à commenter d'une façon claire et précise, que l'on tient toujours à l'œil. Avant d'y aller davantage, car le risque est grand, soulignons une fois de plus le magnifique travail d'édition, propre, soigné, de bon goût, élégant, aéré, convaincu, des Editions d'Orphée (3811, Saint-André, Montréal).

« Cendre et fumée, flammes qui s'éteignent dans le calme. Il ne reste qu'un silence comme le désespoir des hommes vaincus, accroché à l'éternel. Personne. Seulement la cendre, la fumée et les flammes qui

s'éteignent dans le calme, et le silence... » Au premier contact, le débit de l'écriture m'incommode par sa sécheresse, son rythme trop fluide, sa faiblesse organique : peu à peu le poète nous envoûte, le romancier nous intéresse et nous intrigue, le conteur nous captive : l'auteur disparaît derrière les pages et le lecteur est pris au jeu.

Le jeu d'ailleurs en vaut le coup. L'enfant qui transporte les briques rouges, l'évêque autoritaire, la petite fille qui ne riait jamais, la ville détruite, les étranges soldats et l'énigmatique commandant, André, cet humain douloureux, et Hélène l'ombreuse : « Pourquoi le frère et la sœur se sont-ils aimés d'amour ? »

Telle est l'angoissante question qui hante ces pages troubles, et que ne dissipe pas la finale : « Sa liberté, quelque part, l'attend ». Car au-delà de cette poésie palpitante et navrante, au-delà de cette histoire troublante et confuse, il y a une pensée, profonde, obstinée : la dimension contradictoire de l'amour, la contrainte de la mort, le vertige de la conscience. « Et l'homme est toujours à la taille de son amour, frustré ou vaincu... la puissance de ces personnes auxquelles la frustration amoureuse donna le coup de fouet de la grandeur... la déchéance de certains êtres réduits par un amour trop serein ».

« Si c'est une faute et si je suis cette faute, si je fus mis dans des circonstances où il m'était impossible d'agir autrement, est-ce à un homme ou même à un groupe d'hommes de me juger ? » Je sais évidemment la casuistique possible en marge d'une telle réflexion extraite de son contexte vif : mais nous sommes loin d'une certaine morale de situation ou d'ambiguïté...

L'homme, à force de se chercher, finit parfois par trouver : « Quelqu'un doit avoir raison. Celui qui a fait la paix avec lui-même ».

Les deux courtes nouvelles qui suivent *Les Anges dans la ville* nous retiennent dans le même climat hypothétique où l'amour est impossible, ou plutôt extrapolé : l'amour y est incarné en marge des limites quotidiennement observées : « Mais le soleil ne s'éteint pas, la vie ne s'arrête pas. Votre erreur est de croire encore et malgré tout qu'une personne est

le soleil, qu'une personne est la vie... Parce que le petit garçon a perdu son cerf-volant, il s'imagine ne plus pouvoir s'amuser ! ».

Il ne s'agit pas ici de nihilisme, ou d'absurdité, ou de morbidité : malgré une certaine lointaine parenté avec Camus, nous sommes en pleine compréhension, malgré une certaine parenté avec Kafka nous sommes en climat sain. Est-il besoin d'insister sur l'habileté technique de l'auteur dans son contrepoint subtil, sur son écriture élégante et aisée : en plus d'être de la très belle littérature, le livre de Wilfrid Lemoine pose avec audace des problèmes complexes et poignants : notre littérature canadienne-française prend de l'amplitude.

La Clope

Je n'ai pas de publicité à faire à Hervé Bazin. Il n'en a plus besoin. Je place *La Clope* en tête de ses livres, pourtant tous bien intéressants : une vie grouillante, une écriture agile, une émotion renouvelée éblouissent le lecteur, page après page, histoire après histoire. Des personnages si accentués, si habités ; des phrases si bien tournées, si étonnantes ; des sentiments si turbulents, si troublants.

On ne peut s'empêcher de citer en guise de comparaison Marcel Aymé, ou Rabelais. Qu'il fait bon rire de temps à autre ! Non pas d'un rire continu et artificiel, mais d'un rire éclaté et ému. Pour à la page suivante essuyer au coin de l'œil une larme surprise, pour compatir aux mésaventures des Duvalle à qui jamais rien n'arrive, pour se désoler du drame qui termine des « Jeux de mains » trop malins, ou une histoire d'agence matrimoniale inattendue.

Douze histoires comme on n'en trouve pas beaucoup d'autres douzaines dans toute la littérature : et faites pour nous du vingtième siècle : courtes, alertes, bien enlevées, mieux observées. Pas une page lourde, pas un mot compliqué : des histoires qui se dévorent une première fois, et qui se relisent avec plaisir car elles sont vraiment bien faites et bien dites.

Hervé Bazin fait des histoires qui se vendent bien sans pour autant verser dans la littérature commerciale : ses histoires sont *best-sellers* par

surcroît, elles sont d'abord de l'excellente littérature. Et j'allais oublier de vous glisser un mot de la première histoire, qui ouvre le livre et qui lui fournit son titre : *La Clope.* Jamais seize pages ne m'ont tant remué et bouleversé en littérature fictive : je croyais cette possibilité réservée à la poésie.

Au cercle du Livre de France

Le Prix 1959 du Cercle du Livre de France a couronné *Les vivants, les morts et les autres* de Pierre Gélinas. D'une façon générale, le livre m'a déçu. Il s'agit en quelque sorte d'un document sur le syndicalisme des bûcherons, sur les congrès communistes à Toronto, sur le climat des manufactures montréalaises : toutes choses intéressantes certes en soi, mais peut-être pas assez *dépassées* dans leurs transpositions littéraires. Nombre de notations intéressantes, une connaissance convaincante des complexités sociales, une écriture intéressante.

Un document romancé : d'accord. Un bon roman ? Je me permets d'en douter jusqu'à une nouvelle lecture.

Les Chasseurs d'ombres aussi m'ont déçu : Maurice Gagnon nous avait habitués à une meilleure qualité d'écriture, à un débit plus neuf, à des mises en scène plus originales, à des personnages plus attachants : cette histoire de guerre marine m'a laissé plutôt glacé et indifférent, comme les banquises de l'Atlantique nord.

Pourquoi cette histoire de guerre superflue ? Pourquoi ce découpage artificiel et désolant ? Après la profonde et attachante humanité de *L'Echéance*, après le pointillisme subtil et raffiné de *Rideau de neige*, après le fantastique hallucinant de *L'Anse aux brumes*, ces *Chasseurs d'ombres* marquent une régression pénible dans l'œuvre d'un écrivain qui avait jusque-là fait preuve d'une qualité exceptionnelle et d'un potentiel étonnant.

Je sais qu'il n'est pas d'œuvre sans imperfection, comme il n'est pas de cuirasse sans faiblesse, comme il n'est pas de frégate sans sous-marin :

mais je me permets une conjecture qui, faute peut-être de briller par son objectivité, n'en est pas moins habillée d'une volonté d'excuse : il ne m'étonnerait pas que *Les Chasseurs d'ombres* aient été écrits avant les trois autres livres de Maurice Gagnon. Ils prendraient ainsi leur place de coup d'essai plus ou moins réussi : et j'en serais moins déçu.

Passons maintenant à *La Fille aux arcs-en-ciel* d'André Guillot, édité d'abord chez Laffont, puis au « Cercle » : une délicieuse fantaisie, touchante aux larmes sans mièvreries, fine à faire fleurir des sourires intelligents, hilare à nous décongestionner à jamais d'un surplus d'acide gastrique. « C'était une grande fille portant si naturellement ses talons plats qu'elle semblait les avoir de naissance... Cécile Bosquet, assistante sociale, était une fille assez extraordinaire. Elle avait une âme, se prenait pour une sainte et savait, d'un simple claquement de doigts, faire des bulles et des arcs-en-ciel... » Et il n'y a pas que sainte Cécile, je vous en passe un papier, il y a encore Binjo, et Fifi, et Mme Pinglet, et Ernestine (« On peut dire en somme qu'elle avait mis trente ans à le tuer en cinq minutes »), et Charles le géant, etc.

Mon livre est annoté, comme s'il s'agissait du *Mythe de Sisyphe* de Camus ! Je voudrais vous citer une vingtaine de pages au moins. « En deux ou trois secondes, sainte Cécile rosit, l'assassin pâlit de la voir rosir, Joséphine en sourit à demi puis, jetant un vif coup d'œil à son mari, blêmit en observant sa pâleur, tandis qu'alerté par ce regard, il rougissait de voir qu'elle avait blêmi en le voyant pâlir ». Et plus loin : « Encore un peu, deux pas, arrachés comme des dents. C'est plus facile, décidément, de prouver l'existence de Dieu que la sienne propre ». Et tout cela « d'autant plus que souvent les gens s'aiment pour leurs défauts et se détestent pour leurs qualités... »

* * *

La voie maritime du Saint-Laurent de Lionel Chevrier constitue un document complet et bien illustré sur cette gigantesque entreprise : l'auteur étant Président de l'administration de cette vaste chose, nous montre les rouages complexes d'un point de vue tout particulièrement intéressant.

Un autre livre non-fictif a été fait par le Cercle du Livre de France récemment : « *Réflexions sur nos façons d'écrire et de parler* », par Gérard Dagenais. Il s'agit d'un fascicule groupant quelques articles parus au « Devoir » ; sur un ton irritant et prétentieux l'auteur nous dit nos travers, dont on se doutait un peu avant sa révélation. L'important me semble de se faire entendre et comprendre, et notre époque rapproche trop les peuples pour que les langues puissent garder une fixité de puristes.

Le Parisien emploie couramment des mots d'argot et des mots anglais, le Breton a ses expressions propres, et le Canadien aussi. Pour ma part, j'aime un langage capable de subtilités qui ne verserait pas dans le maniérisme affecté.

Poésie, poésie, poésie...

Je voudrais aussi vous parler quelque peu de poésie, dans ce petit essai : vous vous en doutiez ? France d'abord : *Sixième Heure* de Charles Thomas (édition J. Callewaert, 23, Tête-d'Orme, Mouscron, Belgique) ; de la poésie de dimanches désœuvrés, des illustrations insipides, une trouvaille : « Il reste trois clochards parce qu'il y a trois ponts... »

Credo d'un athée de Laurent Boisvert et *Carrousel* de Réal Ferland, aux Editions Nocturne, Montréal. Je lis dans le premier : « un poignard ressemble étrangement à une croix » et je poursuis qu'il est des vessies qui ressemblent à des lanternes. Le second recueil ne m'a pas emballé davantage : d'une façon générale, une première page publiée exige des dizaines de pages endormies dans des tiroirs, des dizaines de pages déchirées. Certaines joliesses, une main prometteuse, plus conteuse peut-être que poétique, laissent toutefois à Ferland un espoir.

Gilbert Choquette pour sa part a dépassé largement la zone d'espoir avec *Au loin l'espoir*. De prime abord, une œuvre plaît ou ne plaît pas : et c'est la fonction du critique de se méfier de cette première impression, de l'analyser, de l'*objectiver* le plus possible. Les poèmes de Choquette, surtout ses poèmes en prose, méritent plusieurs lectures, et sont de bons compagnons de soirées esseulées (Chez l'auteur, 4623, rue Lacombe, Montréal).

Et enfin *L'Eau, la montagne et le loup* de Guy Arsenault (aux Editions Goglin, 1554, Saint-Denis, Montréal) me laisse songeur : la présentation est luxueuse, les quatre bois gravés de Janine Leroux sont magnifiques. Mais il s'agit, comme le dit l'auteur, d'*essais poétiques*, et je préfère l'Avant-propos de l'auteur à sa poésie, quoique l'on trouve dans *Paroles de feux-follets* une cambrure poétique indéniable.

Et puis, et puis...

Et puis, une autre année aura vécu notre littérature ! Quelques bons titres s'ajoutent donc : le travail patient des siècles, la création obstinée de quelques artistes, la confiance encore frileuse de notre public problématique... Et l'effort trop débile d'une critique incertaine.

Guy Robert

Aragon et Maurois

Deux noms qui n'étaient pas marqués pour figurer ensemble, viennent d'être associés dans la publicité. L'utilité d'une cause commune expliquerait l'association : raison pragmatique, raison privée ou raison d'état. Il y aurait même les raisons du cœur. Mais aussi celles qui font dire : « Honni soit qui mal y pense ». Ni Aragon, ni Maurois ne penseraient à mal.

Comme leur renommée est très dissemblable, mais également brillante, celle du poète de la détresse et du renouveau et celle de l'historien et du romancier, on pourrait facilement imaginer de faire bénéficier l'un de la prestance de l'autre, sachant que le talent d'Aragon ne cède en rien à celui de Maurois, malgré l'Académie. S'ils ne se complètent pas, ils peuvent s'entraider sinon aider une cause. Comme aucun des deux n'est un débutant, chacun vient avec son capital, ce qui augmente la dotation commune. Et cela pour servir à quoi ? Quand un mariage n'est pas d'amour, on cherche l'intérêt ou les commanditaires. Une association littéraire est justifiée comme toute affaire commerciale à moins qu'elle ne cache une gageure politique. Alors on entre dans le domaine des conjectures. La politique cache souvent des intérêts inavoués et pour cause.Quand il y a dupe il faut deviner qui serait le bénéficiaire.

Ces réflexions peuvent venir à l'esprit de quiconque a été surpris par la nouvelle publiée dans le *New York Times* du 5 janvier, un long reportage, disant que le poète Aragon et le romancier Maurois vont publier en s'associant, le premier une histoire de la Russie soviétique depuis 1917 et le second parallèlement une histoire des Etats-Unis pour la même époque. On cite même les éditeurs qui se sont engagés à publier cette œuvre commune. Les deux histoires doivent faire leur pendant ou former diptyque. Deux tableaux pour autels dédiés à deux démiurges, mais faits pour un même édifice, celui de la paix. Ces tableaux pourraient tenir compagnie à la fresque du Palais de l'Unesco à Paris, peinte

par l'humoriste et l'homme d'esprit qu'est Picasso. N'y voit-on pas ou ne le devine-t-on pas — la chute d'Icare, image des tentatives osées, vouées à l'échec ?

Ce qui intrigue c'est le mariage de deux talents très différents. Les deux disent vouloir travailler séparément et pourtant faire œuvre commune. Ce n'est pas Maurois qui va s'inspirer de la versification d'Aragon ni Aragon de la prédilection de Maurois pour les traditions britanniques. Mais est-ce qu'un poète peut s'improviser historien malgré toute sa sympathie pour la révolution communiste et l'admirateur de l'Angleterre impériale peut-il apprécier à leur juste valeur les ressorts cachés de la vie américaine si différente de la tradition britannique ?

Maurois a plus que l'avance de l'âge et la réputation de l'académicien. Il s'est essayé à l'histoire et en a rapporté plus qu'un succès de salon, tout en ayant été sensible aux succès des salons littéraires. Dans une œuvre magistrale il a su faire revivre avec une sensibilité d'esthète. la vie anglaise d'une époque à peine révolue. Il nous a aussi émus avec la vie de Shelley le grand poète contempteur de Dieu. Mais cela ne peut éclipser la valeur de l'œuvre d'Aragon. Si l'expérience de l'un rend la tâche de l'autre plus délicate, ce dernier n'a rien à envier à aucun de ses contemporains dans le royaume des lettres. Aragon est de la race des lyriques qui survivent à leur époque, quels que fussent leurs démêlés avec la vie : mécomptes, succès ou errements. La poésie, la vraie, oublie son âge.

Il y a des romanciers, des historiens ou des poètes destinés à servir essentiellement les goûts de l'actualité. La renommée les flatte. Ce n'est pas comme les moines qui se complaisent dans l'anonymat. Mais les académiciens parfois aussi. Se souvient-on du nom des innombrables immortels qui inlassablement depuis des générations s'alternent au rythme des décès pour renouveler les rangs de ceux que Richelieu a rassemblés sous la fameuse coupole ? Pourtant l'œuvre de l'Académie, toute impersonnelle, dédiée à la France est faite pour rester. Elle marque l'histoire de France.

L'histoire est une branche de la littérature qui a ses règles et ses prétentions. Elle veut être une science. Le public la considère comme telle. Nous ne nous instruisons plus sur le règne de Charles XII de Suède en lisant Voltaire quel que fût le succès du livre de son vivant. Si nous pouvons encore goûter les silences du Colonel Bramble et apprécier l'histoire de l'époque d'Edouard VII, de Maurois, toute empreinte des mœurs de son temps, c'est que nous sommes les derniers témoins de l'épopée de la grande guerre. Mais le jeune homme de demain comprendra-t-il la somptuosité délicatement décadente d'une société où figurent les rois, les financiers et les vedettes mondaines qui entre les bals et les banquets ont fini par entraîner l'Europe dans le tournoi macabre où son prestige a sombré ? Un film anglais intitulé *Cavalcade*, tourné après la première guerre mondiale, recueilli dans les archives cinématographiques, instruira les générations à venir, même quand les images verbales auront perdu leur signification. Mais le lyrisme, le vrai lyrisme, celui qui cultive les rimes, les rythmes, la couleur et le mouvement, lui ne se perd pas.

C'est peut-être à quoi Aragon n'a pas songé quand il écrivit ses poésies pendant la dernière guerre. Relisons les *Yeux d'Elsa* ou le *Crève-Cœur* et nous subirons un enchantement renouvelé. N'y retrouvons-nous pas les accents de Villon ? N'est-ce pas un modèle devant lequel le temps s'arrête, qui fait vibrer les cœurs à travers les âges et crée une symphonie où la parole unit les siècles. Un grand modèle d'inspiration lyrique est destiné à survivre tant que les oreilles pourront saisir sa musique. Il transcende la vie de l'auteur, ses mérites ou ses faiblesses. Qui donc se souvient de la vie tourmentée et désorientée de Villon et de ses démêlés avec la police du roi ? Mais son œuvre reste et trouve sa place dans l'histoire de France.

C'est la lyre qui a donné son nom à une chanson pour unir l'action, le désir et l'image. N'est-ce pas le geste qui a déterminé la première œuvre poétique française ? C'était la chanson de Roland. Elle est vieille de près de mille ans mais de là jusqu'aux *Nuits d'exil* d'Aragon, il n'y a aucune rupture. Hélas ! la fougue des preux au seuil de l'histoire ne se

retrouve qu'en nostalgie dans la contemplation de beautés ensevelies. C'est Blondel qui survit à tous les Roland de l'histoire. Aragon nous l'affirme :

Tous les Français ressemblent à Blondel
Quel que soit le nom dont nous l'appelions
La liberté comme un bruissement d'ailes
Répond au chant de Richard Cœur de Lion

Il devait se rappeler que Richard Cœur de Lion était aussi un héros français.

Aragon est peut-être le plus grand poète de notre génération qui mêle son lyrisme à son amour pour la France. Il l'a fait sous le poids de l'angoisse et de la défaite. Il nous disait en 1942 :

Reverrons-nous jamais le paradis lointain
les Halles, l'Opéra, la Concorde et le Louvre,
Ces nuits t'en souvient-il quand la nuit nous recouvre
la nuit qui vient du cœur et n'a pas de matin.

Mais l'intuition du poète suffit-elle pour juger des affaires qui n'ont rien de français et où l'homme de métier aurait son mot à dire ? Est-ce que Pouchkine le poète russe, lui aussi défenseur de la liberté, se serait amusé d'écrire l'histoire de France ? Il aurait eu probablement de meilleures raisons de le faire.

Poésie et connaissance de la réalité sont choses différentes. La poésie refait la nature tout en la contemplant. Elle sert parfois à faire oublier la réalité. Elle peut l'embellir ou la maudire. Elle est dramatique par essence. Mais si c'est pour dramatiser l'histoire est-il besoin de le faire ? N'est-elle pas assez dramatique par elle-même ?

En situant le drame de l'histoire contemporaine, vouloir faire œuvre de paix, ne devrait donc pas être déraisonnable. Mais pour situer ce drame ne faudrait-il pas se détacher de tout parti pris ? Que peut-on attendre de l'association entre un dévot du communisme qui ne s'en cache

pas et un partisan de l'agnosticisme occidental, l'un glorifiant les valeurs intellectuelles prônées par les dirigeants du soviétisme et l'autre passant sous silence les valeurs spirituelles qui soutiennent la démocratie occidentale. Ce n'est pas dans l'Angleterre de Shelley ni dans celle d'Edouard VII qu'on pourra discerner ces valeurs et encore moins les promoteurs de la dictature du prolétariat. Expliquer l'histoire des Etats-Unis sans condamner le soviétisme pourrait sembler étrange. Faut-il convertir la Russie ou l'encourager à rester ce qu'elle est ? Vit-on pour les prébendes d'une paix mensongère ou bien pour l'honneur d'une résistance au service de la vérité ? Veut-on faire œuvre de détente ou de raidissement sachant que le libéralisme seul invite à la discussion ? Ce n'est plus l'Eglise qui est obscurantiste mais bien ses adversaires. Camoufler la réalité n'est pas favoriser une entente.

Si l'association des deux écrivains s'est donné comme tâche de faire oublier la réalité cruelle sous le couvert d'une détente douteuse, elle peut trahir ses propres intentions. Produire une demi-vérité c'est mystifier et retarder le véritable rapprochement entre l'Occident et la Russie. Si comme le déclarent les auteurs, le livre est fait pour faciliter une compréhension réciproque et donc faciliter la coexistence, il ne pourra qu'encourager les Russes dans leur manière d'être afin qu'ils se gardent bien de changer. Si encore comme le dit le *Times* de New-York, le livre doit être traduit en sept langues, la propagande pour la coexistence devient un article de foi internationale.

Mais est-il plus utile de favoriser un rapprochement illusoire que d'instruire ? Il faut plutôt songer au sérieux de toute œuvre faite pour instruire. Pour les Russes il est intéressant de prendre des informations à la source même et les livres compétents ne manquent pas pour leur expliquer ce qui fait grandir les Etats-Unis et le monde libre. Ces livres sont faits pour un public de lecteurs et d'étudiants du monde entier avides de connaître la structure de la vie et de la société américaine. M. Khrouchtchev, incrédule de nature a voulu voir par lui-même ce que représentent les Etats-Unis et il a fait quelques réflexions qui ne man-

quent pas d'à-propos. Avec un esprit d'observation très juste il a compris qu'une des grandes forces des Etats-Unis est la décentralisation. Revenu chez lui il a accompli la plus grande réforme de l'appareil administratif depuis la révolution. Le 12 janvier dernier, il a déclaré abolir le Ministère de l'Intérieur et de la Police du gouvernement de l'Union soviétique, passant ses attributions à des ministères dépendant des Etats. Après la décentralisation industrielle ordonnée en 1958, on ne peut pas dire qu'il s'entête à suivre la doctrine marxiste. Un petit effort en plus et il pourrait même changer de doctrine.

Quant à connaître la Russie, tant que les Russes ne pourront pas se débarrasser de leur idéologie pour justifier leurs actions hostiles à l'Occident, et tant qu'ils n'accepteront pas l'idée d'un contrôle du pouvoir qu'ils parent leur technique du nom de démocratie sans justification, les seules informations utiles que nous pouvons obtenir sur la Russie sont celles des observateurs étrangers. C'est un problème d'interpréter les actions politiques, financières et économiques en fonction de connaissances de politique et d'histoire comparées. Les poètes n'y peuvent rien.

Faut-il se consoler en se disant que le livre étant composé à la manière des romans, il sera destiné aux oisifs, aux naïfs et aux dilettantes ? Mais ceux qui ne l'auront pas lu, ne seront pas moins gagnés à ses intentions, restant sous l'impression que les deux régimes politiques se valent dans leur grandeur ou leur inanité. Peut-être le livre est-il destiné à ceux qui ne le liront pas.

Il est en effet possible qu'en mettant en regard les deux systèmes émasculés de leur rigueur, il pourrait en résulter une confusion au point qu'on ne sache plus lequel se justifie par lui-même et lequel se pare de la réclame de l'autre. La mystification se servirait de miroirs déformants en rendant la réalité méconnaissable. C'est un genre d'illusion optique dont se délectent les visiteurs des foires. C'est probablement là qu'on peut trouver un public facile à capter.

Mais la question reste debout. Pourquoi voudrait-on camoufler et favoriser la coexistence de deux régimes qui par la nature des choses

s'éliminent l'un l'autre ? Une hypothèse résulte de tentatives du même genre qui ont déjà été essayées, par la littérature, le cinéma ou la télévision. A moins qu'on trouve un intérêt à perpétuer une *Balance of power*, le terme est anglais, du genre de celle qui a amené deux guerres mondiales. Il est vrai que les desseins ne sont pas nécessairement voulus. Mais une tendance mentale imprimée à l'esprit public est une action qui peut avoir des répercussions sérieuses.

Pour trouver un terrain de confrontation des thèses en présence, aucun des deux auteurs n'est spécialement qualifié. Chacun a son parti pris. Je trouve une citation d'André Maurois dans un article intitulé *Candide*, écrit par un homme d'esprit comme il sied à un humaniste méridional, Pierre Rocher. Il est question du roman que Voltaire écrivit sur le tard. Maurois comprend Voltaire avec ses propres vues sur l'âge atomique quand il nous dit : « Ce que Voltaire oppose à la théologie chrétienne comme à l'optimisme stoïcien, c'est la science newtonienne, la science limitée à la nature qui ne nous fait saisir que quelques rapports, mais qui par là, nous donne prise sur certains phénomènes naturels. Par là s'annonce l'homme moderne et la sagesse de l'ingénieur ».

Newton faut-il remarquer, auquel Voltaire rendait hommage, ne voulait faire autre chose que calculer les mouvements célestes. Il ne peut être question de la sagesse de l'ingénieur mais simplement de sa science. Dire que la science est newtonienne est mettre en retard la science du monde. Elle n'est pas newtonienne puisque Newton lui-même reconnaît ce qu'il devait à Galilée. Chaque homme de science travaille en reprenant l'étude des données acquises par ses devanciers et la science limitée à la nature qui nous fait saisir quelques rapports, mais qui par là, nous donne prise sur certains phénomènes naturels, nous est connue comme une acquisition du génie de la Grèce antique de l'époque où Socrate faisait la répétition du geste qui sous d'autres cieux allait conduire le Christ à la Croix.

Depuis lors l'humanité s'est laissée guider et par la théologie et par la philosophie et par la science, mais la sagesse n'a jamais été le

fort des ingénieurs voués à la tâche de Vulcain, dieu mineur. Le roi Salomon qui passait pour un exemple de sagesse, lorsqu'il fit bâtir son Temple par des ingénieurs phéniciens, dit-on, les a traités avec méfiance comme on aurait dû traiter les ingénieurs des recherches atomiques qui ont transporté leur science derrière le rideau de fer.

Pour un auteur voué à ne pouvoir apprécier que le côté essentiellement matériel de la vie en société, les Etats-Unis offrent un spectacle extraordinaire mais aussi une énigme ou bien une curiosité. Beaucoup de touristes français en rapportent cette impression. Mais cela ne veut pas dire comprendre la vie américaine, qui offre un contraste irréductible avec la vie russe athée ou agnostique. Tel observateur manque de compréhension pour le phénomène américain s'il ne procède d'une idée de société chrétienne. Les fondateurs des Etats-Unis ont trouvé dans la religion chrétienne tous les éléments de pensée pour édifier un régime de liberté, d'égalité et d'entraide. Ils n'ont pas eu à chercher la sagesse des ingénieurs. Elle leur est venue par surcroît.

M. Maurois nous dit d'ailleurs lui-même dans un de ses livres qu'il ne saurait juger de la question religieuse aux Etats-Unis. Il le dit en toute sincérité tout comme dans ses mémoires il nous fait savoir que sa famille qui s'appelait Herzog était spécialisée dans la fabrication des tissus. Il ne s'est jamais appliqué à étudier le problème religieux. L'époque où Châteaubriand écrivait le *Génie du Christianisme* avait une meilleure compréhension pour les problèmes de l'histoire. M. Jules Moch dans une satire bienveillante sur la vie américaine intitulée : *Mr. Washington Smith* avoue aussi qu'il ne comprend pas le problème religieux en Amérique. Ce sont là des points de vue qui sont loin de suffire à ceux qui veulent avoir une compréhension plus approfondie de la vie américaine. Force nous est donc de nous instruire par les œuvres comme celle d'Alexis de Tocqueville, pour citer un classique ou dans celle d'André Siegfried qui peut encore compter parmi les modernes.

Pour comprendre les Etats-Unis il n'est pas suffisant de les parcourir en touriste aussi belle que soit l'exclamation que nous trouvons dans

les *Mémoires* de M. Maurois quand il nous dit à son départ des Etats-Unis : « Désormais je penserai qu'il y a là-bas, à quelques jours de mer, un immense réservoir de force et d'amitié... Je me sentis plus jeune en Amérique. Venez, essayez pendant quelques mois d'être plus jeune de quelques siècles... » Mais la jeunesse des siècles qu'on y trouve, n'a-t-elle pas une sérénité d'âme, celle des croyants et des enfants, qui vient de la foi ?

Aussi me semble-t-il que le livre qui nous est promis mettant en parallèle l'histoire contemporaine russe et américaine, manquera d'un élément d'appréciation qui joue dans les deux cas. Mais s'il échappe à certains auteurs, ne veut pas dire qu'il a perdu sa signification. En fait communisme athéiste et libéralisme antichrétien font bon ménage parce que le libéralisme devient facilement une politique de non-résistance. Ainsi par le jeu des forces politiques, la coexistence béate est une invitation au désarmement moral. Il est inutile de répéter au bénéfice de qui doit servir cette mystification.

A juger des résultats à obtenir, il faut reconnaître que l'association des deux auteurs n'est pas banale. On serait tenté de répéter la plaisanterie d'une femme spirituelle mais laide qui placée auprès d'une beauté reconnue s'est entendu dire par un sot qu'il avait devant lui réunis l'esprit et la beauté, à quoi elle répondit que c'était la première fois qu'on lui disait qu'elle était belle. En réunissant Maurois et Aragon, il est certain que chacun profite de l'autre même si les deux renommées arrivaient à se confondre. Si le but est de travailler pour la paix en cherchant une conciliation illusoire, pourtant l'essentiel est de ne pas agir pour détacher la France de ses liens naturels de solidarité avec l'Occident, le grand Occident semblable à lui-même qui s'étend des Echelles du Levant par-dessus la Mediterranée et l'Atlantique et par-dessus l'Amérique jusqu'aux mers de la Corée et du Japon. En mettant en parallèle les Etats-Unis et la Russie dans un but de conciliation livresque, il faudrait éviter une confusion qui déroute les esprits et qu'ils ne sachent plus où est l'Est et où est l'Ouest, où est le vrai et où est le faux et où se trouve la justice et l'imposture.

Puisque autant Aragon que Maurois ne sont ni hommes politiques ni historiens de métier et que leur talent vient de ces ressorts profonds de la nature humaine qui sait transformer le rêve en création artistique, pourquoi n'essayeraient-ils pas chacun d'abandonner leur chasse gardée pour changer de territoire ? Aragon a bien abandonné le dadaïsme de sa jeunesse et André Maurois le comptoir des tissus de sa famille. L'homme ne cesse d'apprendre tant qu'il vit, par prédilection ou par nécessité. Pourquoi donc si c'était travailler pour la paix, M. Aragon n'essayerait-il pas d'écrire l'histoire des Etats-Unis et M. André Maurois celle de la Russie. Les éditeurs ne seraient certainement pas déçus. Les deux auteurs auraient alors quelque chose de neuf à apprendre et de neuf à nous dire. M. Maurois pour se rendre compte que la Russie est gouvernée par un système qui tout en étant moderne à l'échelle de la sagesse des ingénieurs ne rend pas les Russes ni plus jeunes ni plus gais et d'autre part M. Aragon apprendra par lui-même qu'il y a là-bas à quelques jours de mer un immense réservoir de force et d'amitié si seulement il voulait essayer en visitant l'Amérique y compris le Canada, de se sentir plus jeune de quelques siècles.

Autant M. Maurois que M. Aragon doivent bien se dire que nous n'avons rien à apprendre des Russes. Leur science c'est ce que l'Europe leur a donné. Leur politique c'est le produit de l'Asie. Reste à voir si c'est l'Asie ou l'Europe qui doit prendre le dessus.

Radu Floresco
Ancien diplomate roumain

Le sens des faits

La Grande Mission de Montréal

Elle s'organise depuis deux ans sous l'habile et généreuse direction de M. l'abbé Gérard Lalonde à qui son Eminence le Cardinal Léger en a confié la responsabilité. Vite s'est-il mis à la tâche pour former des comités multiples d'information, d'enquêtes, d'organisation, d'action, de prédication. Tout a été mobilisé : journaux, radio, télévision avec toutes les forces spirituelles des communautés religieuses et paroissiales, sans oublier l'appel aux enfants, aux Croisés, aux malades, aux affligés qui portent une croix souvent très lourde. Tout est prêt pour l'assaut définitif du 6 mars : la mobilisation des âmes, de toutes les âmes pour une prise de conscience plus vive de leur titre de fils de Dieu.

Notre Père qui êtes aux cieux, cette phrase écrite partout, dite, redite, chantée, commentée, fera lever vers le Ciel les yeux de toute la population montréalaise. Même les incroyants, les non-pratiquants, les indifférents, les froids et les tièdes, les pécheurs endurcis ne pourront rester insensibles à cette brise ineffable que projette le nom de Dieu. *Dieu est notre Père*, répéteront-ils et ce mot deviendra, consciemment ou non, objet d'une méditation continuelle. En effet, c'est un mot chargé de grâces et de lumières qu'on ne prononce jamais en vain, sans qu'il en reste quelque chose, au moins un sentiment de dépendance et de confiance, quand il ne provoque pas une révolte ou un blasphème. Et la grâce aidant, ce sera le retour de l'enfant prodigue, et qui ne l'est pas ? vers le Père. Je vois même tout Montréal, toute l'âme montréalaise, secouer la poussière de la ville, pour aller à la rencontre du Père.

La revue mensuelle, *Le Rosaire*, organe marial des PP. Dominicains, a consacré son numéro de février-mars à ce grand événement. Elle répond à toutes les questions que l'homme de la rue ou de la montagne se pose : Qu'est-ce qu'ils nous veulent les missionnaires ? Pourquoi ne pas nous laisser tranquilles ? Que faudra-t-il faire avant, pendant et après ? En lisant ce numéro du *Rosaire*, j'ai mieux compris toute l'importance de cette grande Mission. On y voit Marie qui conduit vers le Père, sur les grains du rosaire, une foule que personne ne pourra jamais compter.

La Grande Mission de Montréal, du 6 mars au 10 avril, pour avoir été si bien préparée par la prière et les sacrifices, et si bien organisée, portera des fruits durables, sera une résurrection pour beaucoup et de nature à changer l'âme de la Métropole. Mais le principal, le travail de

la grâce dans les âmes, l'œil de l'homme ne le verra pas. Peu importe ! Si toute la ville est, en esprit, au tombeau du Christ au matin de Pâques, la Grande Mission de Montréal 1960 aura été un franc succès.

Antonin Lamarche, O. P.

Les cinquante ans du « Devoir »

Quand on jette un coup d'œil sur le Supplément que Le Devoir vient de nous offrir à l'occasion de son cinquantenaire, on reste surpris non seulement de l'audience accordée à des idéologies différentes, mais encore de la rencontre d'amis et d'adversaires apparemment irréductibles. Est-ce la journée du grand pardon où toutes les querelles doivent sombrer dans l'océan de la charité ? Est-ce, de part et d'autre, l'évolution des idées qui vient aboutir à une entente cordiale ? Est-ce simplement la reconnaissance due à un bon journal pour les services rendus à la cause nationale ? Probablement tout cela ensemble.

Quoi qu'il en soit, cette rencontre dans le journal d'abord, dans des conférences publiques ensuite ou autour des tables de banquet, si elle nous surprend au premier abord, elle ne tarde pas à devenir révélatrice de l'état d'esprit qui anime les dirigeants du Devoir. Esprit large, généreux, hospitalier, il ne craint pas le choc des idées, le provoque même et les étincelles jaillissent. C'est pourquoi, « ce journal peuplé de lumières comme une cathédrale à la chandeleur » (Léon Bloy) peut éblouir parfois, mais bon gré mal gré, il éclaire, fatigue même les aveugles.

Pour avoir perdu ses premières visières ou les avoir relevées à l'échelle du social et de la vie internationale où des hommes comme nous vivent et meurent, Le Devoir a pu suivre les progrès de l'humanité. Et c'est là le reflet d'une bonne santé, d'une belle vitalité. Chaque jour il nous ouvre les yeux sur tous les problèmes de notre milieu, sans négliger la vie internationale qui nous pénètre partout, à notre insu.

Autrefois l'isolement pouvait suffire, assurer une certaine sécurité, mais aujourd'hui il engendrerait le dessèchement, la décrépitude, la mort lente et déprimante. Les frontières entre les peuples se faisant plus fictives que réelles, les relations sont devenues plus faciles, plus amicales. Le monde ne s'achemine-t-il pas vers l'unité sous le signe de l'humanité toujours mieux comprise pour aboutir à la charité universelle d'un christianisme authentique ? Un cataclysme en Afrique ou en Chine a son écho au Canada, au Québec même, et partant des secours s'organisent pour aider les sinistrés. Le jour viendra-t-il où les peuples aménageront

leur vie en fonction du bien commun de l'humanité, par ailleurs convaincus d'avance qu'ils en recueilleront leur part de prospérité et de paix ? Et c'est pour s'être mis à vivre au rythme du monde que Le Devoir est resté jeune, malgré ses cinquante ans. Autrement il se serait momifié, même avant de descendre au charnier.

J'avais dix ans quand Le Devoir naquit. Sans le lire, j'en entendais souvent parler. Plus tard, durant quatre années d'études en Europe, c'est lui qui m'apportait des nouvelles du pays. Mes confrères de Louvain ayant surpris un jour ma fébrilité devant ce journal, ne tardèrent pas à me composer une longue complainte dont j'extrais quelques vers :

Le matin à son réveil
« Le Devoir » avant tout.

Le soir avant de fermer l'œil
« Le Devoir » avant tout.

Un jour, plein d'élégance,
Il traverse le Rhin
Pour y boire du bon vin

....

Et ne dit plus rien
Du « Devoir » avant tout.

En ces trente dernières années, il me fut facile de suivre quotidiennement Le Devoir. Je dois constater que, sans rien renier de ses origines, il a su progresser, s'enrichir de tous les apports du présent, ainsi qu'il convient à un organisme vivant. Quand le progrès passe, si on ne le prend pas, il nous écrase et continue sa route sans nous. Et ce n'est pas par des gémissements qu'on peut le rattraper.

Journal d'avant-garde, ce qui veut dire journal de combat, « Avant le combat » est le titre du premier éditorial de Bourassa, 10 janvier 1910, Le Devoir se devait d'être aux écoutes des dires et des événements et de faire un choix. L'éditorial d'un Filion ou d'un Laurendeau ne laisse jamais indifférent. On l'accepte ou on le refuse, on l'applaudit ou on le déchire. On ne peut jamais mettre en doute leur sincérité même si parfois on ne parvient pas à justifier leur point de vue.

Journal d'avenir, il se doit de défoncer le mur de notre conformisme, de nos préjugés, pour ouvrir les routes de demain aux générations montantes, secouant ainsi l'inertie de nos gouvernants. Quand un journal a atteint un sommet qu'il ne veut dépasser, ce qui est vrai des peuples également, la décrépitude s'en empare et il signe graduellement son arrêt

de mort. Qui n'avance pas recule, disent les mystiques après les biologistes.

Pour survivre et progresser, Le Devoir n'aura qu'à faire un choix parmi les idées et les vœux des écrivains et des orateurs de son cinquantenaire. Il aura alors sur table du travail pour cinquante nouvelles années qui le conduiront à un tonifiant et glorieux centenaire.

Antonin LAMARCHE, O. P.

Dix ans de Retraites conjugales par le R. P. G.-R. Méthot, O. P.

C'est durant le Carême 1950 que le R. Père Georges-Rosaire Méthot, O. P., inaugura à l'auditorium du Collège St-Laurent puis à celui du Plateau, Montréal, les années suivantes, ses séries de retraites conjugales dont le succès dépassa toujours les dimensions imposantes d'une salle de 1 400. Que voulaient ces époux, ces fiancés qui accouraient de partout pour écouter ce prédicateur ? Voulant vivre une vie conjugale intensément chrétienne, ces époux recherchaient une sainteté conjugale qui s'élabore dans les ardeurs, dans la paix, dans les épreuves de la vie à deux. Mais cette sainteté ils voulaient la comprendre autant que la vivre et c'est un signe réconfortant des temps présents que cet effort des laïcs pour asseoir leur foi sur l'intelligence, leur spiritualité sur le dogme. A la recherche d'une spiritualité de famille fondée sur la Révélation, ils voulaient être nourris de vérité, non de poésie. Chrétiens, ils recherchaient l'enseignement de Jésus-Christ et de l'Eglise et n'en demandaient pas davantage.

C'est pour répondre à cette attente plus souvent latente qu'exprimée, mais bien réelle, que le Père Méthot organisa ses fameuses retraites conjugales. Ce qu'il donna à ses auditeurs, ce ne fut pas de la poésie, ni du naturalisme, ni modernisme, ni du sensualisme mais du *vrai* puisé dans les épîtres de saint Paul. C'est toute la doctrine de l'Eglise sur le mariage qu'il projeta avec beaucoup de tact et de psychologie, avec beaucoup de noblesse et de force, dans toutes les ramifications de la vie à deux du foyer chrétien. Il fallait l'entendre répéter après saint Paul : *ce sacrement est grand*, appuyant fermement sur le mot *grand* dont on devinait d'avance toute la charge doctrinale qui ne tardait pas à éclater pour plonger les époux ou fiancés dans le grand mystère qui les associe au divin Créateur. Chaque soir, pendant deux heures et plus, malgré une santé ravagée par la maladie, une force apostolique soulevait l'orateur qui apparemment, du moins, retrouvait une vitalité nouvelle. Le con-

templatif déversait alors, à flots continus, le trop-plein des vérités conjugales qu'il avait longuement étudiées dans les livres, retrouvées dans les confidences et les aveux, et surtout méditées au pied du Divin Crucifié. Tout était dit avec clarté mais sans vulgarité. Il n'y a que les âmes vulgaires qui se scandalisent de la vérité pour se complaire en elles-mêmes, j'entends dans leur vulgarité.

Au sortir de ces conférences, l'auditeur se disait qu'avec un peu de bonne volonté de part et d'autre, la vie conjugale peut devenir une merveilleuse aventure, grâce aux risques qu'elle comporte, qu'elle vaut bien la peine d'être vécue pourvu qu'elle suive le sillon que le Sauveur a tracé et que saint Paul a comblé d'une doctrine inspirée qui fait des époux les coopérateurs de Dieu dans l'œuvre de création et d'éducation que le mariage poursuit.

Depuis dix ans, le Père Méthot prêche cette doctrine avec toute la ferveur d'un grand apôtre. Il y donne tout son temps. Les bonnes revues conjugales et les bons livres d'actualité sur le mariage et ses antécédents et conséquents viennent constamment enrichir son intelligence. C'est pourquoi il ne se répète jamais tout en parlant sur le même sujet dont les perspectives sont vastes, presque illimitées. Chaque année il nous livre ainsi des aperçus nouveaux, fruits de ses lectures et de sa méditation. Et saint Paul est toujours son maître. C'est de lui qu'il part et c'est vers lui qu'il revient toujours.

Cette année, au lieu de contempler ses dix années d'apostolat et de songer à un repos bien mérité, il agrandit même son champ d'action. Son programme comporte en plus de six triduum à l'auditorium du Plateau, Montréal, en mars et avril, trois triduum à la Maison des Retraites Fermées des Dominicains de St-Hyacinthe, en février et mars. Même des journées conjugales y sont annoncées pour tous les jeudis d'octobre et de novembre, au même endroit.

Ces quelques lignes ne veulent être qu'un modeste hommage de gratitude pour une œuvre dont Dieu seul peut connaître tout le prix. Que le Créateur lui donne la récompense que les hommes ne peuvent donner, je veux dire la joie de l'apôtre qui a conscience d'accomplir l'œuvre de Dieu en attendant la récompense du *bon et fidèle serviteur*.

A l'occasion de ce dixième anniversaire de Retraites conjugales, la « Revue Dominicaine » offre au R. Père Georges-Rosaire Méthot, O. P., ses plus sincères félicitations et ses vœux les plus ardents pour une autre décade aussi fructueuse.

Antonin Lamarche, O. P.

Deux mois de théâtre à Montréal

Nous ne prétendons pas donner ici une critique complète des quatre spectacles dont il sera question, mais bien plutôt dresser un panorama de l'univers théâtral de la métropole.

* * *

Depuis quelques années la tradition semble établie qu'on peut jouer du théâtre sur quatre claviers différents à Montréal. D'abord, des représentations soignées des chefs-d'œuvre du répertoire classique ; ensuite des créations canadiennes ; quelques pièces disons, expérimentales qui ne s'adressent qu'à un public restreint ; et enfin l'inévitable théâtre de boulevard. Le tournant de l'année nous a permis de voir un peu de tous les genres, ce qui est une façon de se consoler de la crise réelle que traverse actuellement le théâtre de Montréal.

* * *

Aux directeurs de troupe inquiets de la froideur passagère du public, deux jeunes équipes de Montréal ont semblé proposer une excellente recette : Prendre un roman russe de Dostoïevski de préférence. Trouver une adaptation qui dépasse les limites de l'honnêteté. Accepter le pari de la mettre en scène sur un plateau minuscule, lequel plateau donne sur une salle minuscule elle aussi. Engager de jeunes comédiens, surtout parmi ceux qui en sont encore à leurs premières armes ». Résultat ? Un succès non déguisé, quel que soit le prix du fauteuil. Qu'est-ce à dire ?

Le Théâtre International de Montréal donnait en décembre dernier à la Poudrière, *Crime et Châtiment* de Dostoïevski. D'autre part, *L'Egregore*, nouvelle venue parmi les troupes a joué jusqu'à la fin janvier *Une Femme douce*, de Dostoïevski toujours, à la Boulangerie, le théâtre de poche des Apprentis-Sorciers. Dans l'un et l'autre cas, une réalisation exceptionnelle, une mise en scène aussi originale qu'adaptée à la difficulté du sujet, et surtout, un succès complet. Le fait vaut qu'on s'y arrête.

* * *

Dans une adaptation de Gaston Baty, Jacques Languirand a mis en scène une bouleversante représentation de *Crime et Châtiment*. Un plateau tournant utilisé avec virtuosité lui a permis de canaliser dans un espace très restreint le monde tentaculaire du grand romancier russe. Réalisme ? Oui, on peut parler de réalisme, mais réduit à de si minimes expédients qu'il laisse à la psychologie et à la densité intérieure des

personnages tout le relief qu'ils doivent posséder. Et ici, il faut reconnaître la sincérité de jeu de Claude Préfontaine (Raskolnikov) et de Catherine Bégin (Sonia) qui ont incarné d'une façon saisissante les héros de ce roman douloureux. Grâce à eux, cette pièce née d'un roman, rejoignait très souvent le flot lent et obsédé de l'œuvre originale ; leur jeu remplaçait, en intensité dramatique, les patientes méditations du romancier.

* * *

A la Boulangerie, Roland Laroche a réussi de son côté, le tour de force de mettre sur scène tout l'univers fantastique de Dostoïevski. Car *Une Femme douce*, c'est le chevauchement de l'introspection et du récit, du passé et du présent, de l'imaginaire et du réel, du souvenir et du désir. Or, il s'en est tiré avec une maîtrise aussi déconcertante que féconde. Venue de loin, la voix du héros au magnétophone répondait, dans un dialogue intermittent entre le personnage et lui-même à la voix matérielle du comédien sur la scène. Trois panneaux lumineux s'allumant au gré des circonstances du récit nous transportaient en un éclair à l'endroit précis du souvenir qui hante le prêteur sur gages. A son appel muet, les visages sortaient de l'ombre, hallucinants et mystérieux. Et au premier plan, recouvert d'un drap de feu, le corps d'une femme suicidée, la femme du prêteur sur gage. *Une Femme douce* est peut-être ce qu'on peut appeler une pièce expérimentale. Elle n'en reste pas moins profondément attachante, de cette sorte d'attachement que nous vouons si volontiers aux personnages de Dostoïevski. Ici encore, il faut souligner le travail de deux jeunes comédiens, Marthe Mercure et François Guillier, qui ont donné à leurs personnages des visages d'un relief extraordinaire, de véritables masques de théâtre.

* * *

Fidèle à sa tradition de qualité, fidèle surtout à Molière, Le Théâtre du Nouveau Monde présentait en janvier *Les Femmes Savantes*. Molière, c'est la carte chanceuse du T.N.M., ce n'est un secret pour personne. Jean Gascon s'empresse d'ailleurs de nous le répéter dans le programme du spectacle. Et comme toujours, l'équipe a donné de son auteur favori, une interprétation aussi soignée qu'entraînante.

Le texte des *Femmes Savantes* n'est inconnu pour personne. Toutes les scènes de collège l'ont commis à un moment de leur histoire. Ces tirades célèbres sont familières à une bonne moyenne du public : qui n'a pas disserté sur les opinions de Clitandre ? Chacun se souvient de les avoir lues avec l'intérêt qu'on porte toujours à Molière. Cependant

l'interprétation qu'en donne le T.N.M. nous donne l'impression de lire la pièce pour la première fois. Toutes les répliques prennent un relief étonnant, un relief qui fait dire aux vers de Molière tout ce qu'il a voulu y mettre et bien plus encore. Les tirades se sont plus les traditionnels morceaux de bravoure servant à mettre en valeur le talent de tel comédien. Au contraire, elles s'insèrent sans accroc dans le déroulement de l'intrigue, dramatiquement justifiées par une mise en scène habile et souple. L'algarade entre Trissotin et Clitandre devient un duel bien balancé entre les deux pôles de la pièce : les précieux et les honnêtes gens. La célèbre dispute entre Trissotin et Vadius ne sort pas des limites de la bouffonnerie ainsi qu'il convient à de pareils individus. Le long monologue de Chrysale en particulier, rehausse singulièrement la réputation que lui ont valu trois siècles de bonhomie trop terre à terre. Bref, pas une scène qui ne soit entièrement revigorée par une interprétation élastique qui passe du ton naturel à la bouffonnerie avec la plus parfaite aisance.

A une interprétation double visage convenait, bien entendu, une distribution qui, elle aussi, jouait sur deux claviers. D'une part des personnages essentiellement comiques ; de l'autre, ces figures si naturelles qui confèrent aux comédies de Molièere cet équilibre foncier du réalisme intelligent. Chrysale, plein d'un bon sens réjouissant, Philaminthe, aussi sèche qu'un bout de bois, Armande, faisant sentir avec subtilité la qualité de son pédantisme, Henriette, jouant avec finesse les jouvencelles attirées par le mariage, Martine, aussi délurée qu'un troupier en permission, et bien sûr, Ariste et Clitandre, les honnêtes hommes par excellence, tous ces personnages formaient le côté le plus « sage » de la distribution (si on peut parler d'aussi diverses sagesses). Sobriété et naturel s'alliaient en eux dans l'orientation de leur personnage, et ne nuisaient en rien à leur fonction de faire rire. De cette sorte de rire qui fait justement le propre des grandes comédies de Molière. Mais par ailleurs, ils se devaient d'être complétés par ces figures franchement et exclusivement ridicules que sont Bélise, qui résumait en elle tout le ridicule des pédantes, Trissotin et Vadius, caricaturés jusqu'à l'impossible. Costume, voix, attitudes, gloussements, rien n'est mis de côté pour faire de ces personnages de véritables abstractions du ridicule.

Ainsi, grâce à une construction double, équilibre d'une part et exagération de l'autre, la pensée de Molière est présentée sans ambiguïté. Aucun doute possible sur l'objet de sa critique. Aucun doute possible non plus sur l'intelligence avec laquelle Jean Gascon a su présenter cette comédie qui reste « quoi qu'on die », toujours de saison. Si elle ne l'était plus, Molière ne serait plus Molière.

La Comédie Canadienne de son côté, justifiait une fois de plus son intention de présenter le plus souvent possible des créations canadiennes. Fin janvier, elle mettait à l'affiche *Le Cri de l'Engoulevent*, de Guy Dufresne, dans une mise en scène de Jan Doat.

L'auteur nous avertissait au départ que ses personnages parleraient des langages différents. Nous n'étions donc pas surpris d'entendre mêlés aux répliques d'un français irréprochable, les accents plus familiers du langage de chez nous. L'ensemble n'était d'ailleurs nullement blessant puisque ces langages s'adaptaient à la personnalité de chaque personnage et qu'au surplus, ils se rejoignaient assez facilement.

L'auteur nous confiait aussi son désir de voir sa pièce se dérouler par « *la nuit la plus belle de l'année, celle qui rompt en avril ou mai le silence de l'hiver* ». Ce souhait était admirablement servi par un décor lumineux, à mi-chemin entre la réalité et la poésie, un décor qui nous mettait au centre de l'un des pôles de la pièce : l'ombre d'une ville qui se prépare à engloutir un autre morceau de campagne.

Nous disons bien l'un des pôles de la pièce car on y chercherait en vain une trame unique. Or, cette construction s'adapte difficilement aux deux autres dimensions de la pièce ; car l'auteur l'a voulue rigoureusement cernée dans le temps et dans l'espace. En une soirée, dans un lieu bien délimité, la cour d'une ferme, le spectateur doit suivre trois courants différents. Il voit un amour naître et déclencher une tempête : une famille se briser ; un projet mirifique s'effondrer par les soins d'un ingénieur trop honnête. Bien sûr, ces trois trames sont intimement liées entre elles, et effectivement elles se rejoignent au dernier acte pour atteindre une violence dramatique déchirante que Guy Dufresne a maîtrisée avec autorité. Mais avant d'arriver à ce sommet, il a fallu au spectateur de réels efforts pour passer sans heurt d'un acte à l'autre. Et cet effort est d'autant plus vexant que chaque scène, prise en elle-même possède d'indiscutables qualités. La scène d'exposition est menée avec brio et clarté. Au deuxième acte, le dialogue entre Gabrielle et l'ingénieur est rempli de poésie et d'intensité. La première scène du dernier acte, où la mère fait gauchement les honneurs de sa petite famille, charme le public par sa vérité et son pittoresque. Et enfin, les scènes finales, où se dénouent tous les fils des forces en présence est stupéfiante de rigueur dramatique et de déchirement intérieur.

C'est donc un manque d'unité interne qui nous empêche de goûter pleinement cette œuvre qui aurait pourtant toutes les raisons de nous captiver. L'espace nous manque pour en indiquer ici toutes les richesses et surtout toutes les valeurs strictement canadiennes. Le nom seul de

l'auteur n'est-il pas une garantie de ses caractéristiques. Lui qui, par *Le Cri de l'Engoulevent* a accompli ce tour de force de situer sa pièce dans le contexte de la poussée industrielle dans la province de Québec, sans effleurer seulement, un seul des poncifs que ce thème entraîne le plus souvent dans notre littérature. Micheline Dumont

Soirée poétique à la Maison Canadienne, Paris.

Une soirée de poésie est toujours placée sous le signe du risque. Car l'univers d'un poète apparaît en général au profane presque parallèle à celui qu'il connaît immédiatement. Le sens de la poésie est de donner un nom aux réalités, de correspondre intimement à cette vie qui imprègne l'écrivain et qu'il perçoit à travers le mystère de son être propre. Et tenter de faire pénétrer dans ces paysages neufs, en rendre fraternels les chemins inhabituels, exigent la foi et la puissance de conviction d'un amour véritable.

Cet amour chaleureux, on l'a reconnu chez les jeunes comédiens qui nous ont présenté, un soir de décembre. quatre poètes canadiens. Ils ont prêté leur voix et la simplicité de leur présence à ces écrivains de notre pays. Grâce à eux, nous avons voyagé à travers la riche imagerie de Rina Lasnier, qui éclate dans la joie de la nature et s'intériorise dans la vision d'une absence difficile à assumer. Ils nous ont rendu plus proche, chez Saint-Denys-Garneau, la fantaisie de l'enfant tendre et sauvage, qui se brise trop vite dans une épuisante marche à la solitude, parallèle à la joie. Ils nous ont posé les grandes questions d'Alain Grandbois sur la vie et la mort, dans l'optique d'un univers à expliquer, et avec le rythme long et plein de souffle d'un homme à la dimension de cette terre dont il a cherché à cerner le mystère dans les différents visages qu'elle lui présentait. Enfin, nous avons écouté la voix discrète et profonde d'Anne Hébert, qui nous sollicitait à la plongée dans la gravité de ses mondes dépouillés. La présence parmi nous de cet écrivain ajoutait un accent d'émotion à la résonance de sa poésie en nous.

La soirée poétique eut lieu dans un décor de Norbert Poulin, sobre et réduit à l'essentiel, qui permettait au silence de se former en nous pour mieux établir des liens avec les poèmes présentés.

Bref, les jeunes comédiens, Lise Lebeuf, Andrée Saint-Laurent, Jean Besré et Julien Struminski, préparés et dirigés par Gilles Marsolais, nous ont touchés par leur ferveur, et c'est un peu grâce à eux si nous avons appris à aimer davantage les poètes canadiens dont ils ont réveillé la voix en nous. Josette Laframboise

Paris 1960

« Marie et les Frères Prêcheurs »

Dans un geste de générosité, le Commandeur Roger Brien, directeur de la revue *Marie*, Nicolet, a bien voulu consacrer l'exemplaire de novembre-décembre aux Frères Prêcheurs. Nous l'en remercions bien sincèrement.

Ce qui nous frappe, au premier abord, c'est la qualité des reproductions qui viennent illustrer la vie des Prêcheurs au cours des siècles. On y trouve de nombreux chefs-d'œuvre de Fra Angelico, de Benvenutto, de Giovanni, du sculpteur français J. Hébert-Coëffin, de Franco Siciliano, de Le Greco et de bon nombre d'autres grands artistes de notre siècle. C'est un véritable enchantement que ces séduisantes illustrations de sept siècles d'histoire dominicaine. O mon âme adore et contemple la grâce de Dieu qui revient vers nous dans ces tableaux ! L'œil admire ce qu'ont fait des siècles de foi vive et d'apostolat intense.

En plus, le texte est là qui nous dit la ferveur dominicaine des théologiens, des contemplatifs, des mystiques, des prédicateurs pour leur Mère du Ciel, laquelle occupe encore tant de place sur terre dans le cœur de ses enfants. Celle que tout Dominicain salue, à la fin du jour, par la procession du *Salve Regina* nous apparaît plus proche de nous et plus maternelle que jamais.

En remerciant le Commandeur Roger Brien pour ce geste de bienveillance envers les Prêcheurs, la *Revue Dominicaine* prie la Reine du Monde, notre Reine à tous, de lui accorder en retour la récompense que les hommes ne peuvent donner, la seule qui puisse donner justice à ses mérites.

Antonin LAMARCHE, O. P.

Nos Instituts familiaux

Il est dans notre province des institutions que plusieurs pays nous envient. Certaines de nos formules d'éducation, par exemple, sont des trouvailles. Elles sont si heureuses qu'on n'en saurait vraiment imaginer de meilleures. J'ai ici présents à l'esprit les « Instituts familiaux » pour jeunes filles — ces « Ecoles de bonheur » comme on les désigne — parfaitement adaptées à la psychologie de la femme et à sa mission, où est reconstitué en miniature le cadre d'une société familiale bien ordonnée. La pédagogie y est très poussée dans le sens personnaliste, développant chez chaque sujet une totale disponibilité envers tout ce qu'exigera sa contribution future à la famille et à la Cité.

Certes, ceci ne relègue pas dans l'ombre nos anciens et si admirables instituts de formation et d'enseignement, écoles de haut savoir et

d'éducation raffinée, devenus depuis quelques années nos Collèges classiques pour la jeunesse féminine, ni nos autres Ecoles ménagères où s'enseignent les arts domestiques.

La formule des « Instituts familiaux » s'en distingue cependant en ce qu'elle est centrée sur la formation intégrale de la jeune fille, mais en fonction de la famille, ce qui répond n'est-ce pas aux besoins de la généralité. Tout en accordant assurément priorité à l'éducation religieuse et spirituelle, leur programme met l'accent sur l'éducation sociale et civique. Si certaines sciences y ont part — histoire, mathématiques, chimie alimentaire, physique, physiologie, etc. — c'est dans la stricte mesure où elles servent la vie de la famille. De toute évidence, on insiste beaucoup plus sur l'enseignement des arts décoratifs et des arts ménagers.

Jusque-là, la ressemblance des « Instituts familiaux » avec nos grandes Ecoles ménagères est assez marquée. Mais les fondateurs des premiers ont ajouté au curriculum habituellement adopté la puériculture et ils ont rendu obligatoire la culture physique, ces deux entraînements d'importance primordiale pour les futures mères. Longtemps a-t-on déploré que celles-ci aient manqué dans nos écoles de cette culture du corps qui est le premier jalon de l'épanouissement de la personnalité. En plus d'être d'un appoint irremplaçable pour celles en qui se forme l'enfant, la gymnastique scientifique, basée sur l'anatomie, vainc par une sorte de transfert psychologique la timidité excessive et l'inhibition qu'une éducation familiale trop renfermée avait créées chez les générations précédentes.

Longtemps a-t-on déploré aussi qu'aucune formule d'éducation féminine n'ait prévu le contact direct avec les petits êtres qui, fatalement, doivent un jour requérir de la mère des soins de tous genres. C'est ici que les fondateurs de cette nouvelle sorte d'instituts ont dépassé les conceptions anciennes de l'éducation des filles. La pratique de la maternité, qui répond à un si profond appel de la nature féminine, oblige la jeune fille à résoudre les innombrables problèmes que posent la santé et l'éducation des tout jeunes.

Dès la première année — et c'est là une innovation extrêmement intelligente — les étudiantes suivent des cours sur l'anatomie, la physiologie et la caractériologie comparées de l'homme et de la femme. Une très forte partie de l'horaire est même consacrée à cette initiation essentielle à qui se prépare à la vie à deux. Les livres de psychologie appliquée de Madame Vinay comme ceux de l'abbé Llewellyn servent, entre autres, de manuels de base à la connaissance de l'être humain.

Aux « Instituts familiaux » on travaille à obtenir le titre suprême de « maman » avec le même sérieux que l'on apporte ailleurs à la conquête du bachot. Discipline pour discipline, la première vaut bien la seconde dans le cas présent puisqu'il s'agit d'abord ici d'un libre choix quant à l'orientation personnelle. Ce dont il faut louer surtout les « Instituts familiaux » c'est d'être, par anticipation, une « école de parents » — puisque la jeune fille y prend conscience dans l'immédiat de ses responsabilités futures en les exerçant déjà — et d'épanouir les êtres dans un climat de liberté.

Des éducatrices du Brésil, de Pennsylvanie, d'Océanie et des Indes sont venues étudier leur fonctionnement en vue d'instituer semblables écoles dans leurs pays respectifs. Les quarante-six « Instituts » de notre province accueillent des étudiantes venues du Japon, de l'Inde, du Honduras, d'Haïti et même du Basutoland. On se rend compte de leur rayonnement ! Une excellente brochure a été publiée à leur sujet par le ministère provincial de l'Instruction publique dont ils relèvent. Pour se la procurer on n'a qu'à s'adresser à ce ministère, à l'Hôtel du Gouvernement à Québec.

P. S. R.

« Le Droit et les Droits de l'homme » [1]

En ouvrant ce volume d'un savant confrère qu'on se plaît à reconnaître comme notre philosophie du Droit, je m'attendais à trouver un commentaire de la « Déclaration Universelle des Droits de l'Homme » que l'Assemblée Générale des Nations Unies proclamait et adoptait le 18 décembre 1948. Et le titre même du volume nous permettait cet espoir. Hélas, l'auteur plane bien loin dans le temps et dans l'espace au-dessus de la « Déclaration des Droits de l'Homme ». Après réflexions, j'y trouve cependant un solide documentaire aérien dont il reste à combler les approches. S'il est vrai que le moins est contenu dans le plus, ce que les juristes doivent admettre avec les philosophes, il faut reconnaître que ce livre dépasse notre attente. C'est le fleuve du Droit dans ses sources et ses parcours à travers les âges que l'auteur nous décrit. Il s'agit de se jeter dans le courant pour rencontrer Aristote et Platon, ces maîtres qui dirigent la pensée des contemporains qui pensent encore ; pour connaître les grands juristes romains et grecs que Thomas d'Aquin a consultés et ressuscités ; pour revoir les positivistes du XVIIIe siècle et nos philosophes — juristes d'aujourd'hui : Le Fur, Piat, Bonnard, Geny, Renard, Delos, Leclercq, Maritain, Laversin, etc...

1. T. R. Père Louis Lachance, O. P. Ed. Presses Universitaires de France, 1959. 23 cm. 240 pages.

Evidemment le *bonum commune* et le *bonum in communi* d'où la loi tire son excellence, y reçoivent de judicieux commentaires. Quand on sait que le Père Lachance a consacré la majeure partie de sa vie à l'étude du Droit en nous livrant, il y a déjà près de trente ans, une œuvre remarquable en qualité et en quantité : « Le concept de droit selon Aristote et saint Thomas », Ed. 1933, et qu'il a continué dans cette ligne en donnant aux revues spécialisées de solides études juridiques, on ne s'étonne pas qu'il s'attarde généreusement même, fébrilement parfois, à l'analyse de la notion thomiste de *bonum commune* et qu'il en signale les déviations. Son admiration pour le bien commun de M. Maritain (p. 80 et seq.) reste manifeste et diminue devant le *bonum commune* de M. Charles De Koninck (p. 104 et seq.). Mais quand il écrit, en note, p. 120, que « les clichés ont la vie dure » pour dénoncer la théorie qui veut que le bien commun « se renverse sur les personnes », il s'agit de s'entendre pour se comprendre. Si l'on excepte les activités immanentes dont le terme est *ad intra*, il faut bien reconnaître que l'homme reçoit peu de choses directement, sans intermédiaires, et quand des philosophes écrivent que le *bien commun se renverse sur les personnes*, il s'agit évidemment d'un rejaillissement *indirect*, provoqué par d'autres. Alors il faut bien accepter la précision du Père Lachance et reconnaître que c'est par des institutions politiques, sociales, de bienfaisance et autres... que le *bonum commune* rejaillit sur les individus, donc indirectement. Même la vie qui vient de Dieu et de l'homme en passant normalement par l'institution familiale, nous est donnée indirectement ; même la santé, si personnelle soit-elle, vient de l'hygiène et de la nourriture que nous absorbons, donc indirectement... En somme nous recevons tout indirectement, par intermédiaires physiques ou moraux et la chose est si évidente que des philosophes n'ont pas toujours cru nécessaire de préciser davantage.

Si je signale ces pages parmi tant d'autres de valeur égale ou supérieure, c'est pour montrer toute la richesse intellectuelle de ce volume.

Deux chapitres, à mon humble avis, méritent une attention toute particulière par l'actualité et l'importance des problèmes qu'ils traitent. Le chapitre XII : *Elaboration des assises doctrinales du Droit international* où l'on voit Thomas d'Aquin tracer les ébauches de rapprochements entre les peuples sous le signe de l'unité de l'humanité. Ce n'est pas la couleur de la peau qui doit fixer le destin des hommes, vient de montrer Peter Abrahams dans « Rouge est le sang des Noirs », Ed. Casterman, 1960, pour défendre la fraternité humaine.

Au chapitre XV : « *Structure de la communauté internationale*, en des propos graves, l'auteur dénonce la conception marxiste de l'humanité

comme opposée au plein épanouissement de l'individu que la sagesse antique et médiévale avait exalté.

En terminant la présentation de ce livre, je suis pris de remords pour avoir préféré deux chapitres d'importance alors que c'est tout le volume qui est d'importance et qu'il faut lire de la première à la dernière page pour bien comprendre le Père Louis Lachance, professeur à l'Université de Montréal.

Antonin LAMARCHE, O. P.

Les grandes réalisations de la médecine préventive

La parution récente du livre du Dr Wilfrid Leblond : « Les grandes réalisations de la médecine préventive » a donné lieu à joli geste. A la lecture de cet ouvrage qui fait l'historique des bienfaits de l'asepsie depuis un siècle, l'éminent Dr Pierre Lépine, Chef des Services des virus à l'Institut Pasteur, en a spontanément écrit la préface. Emouvant hommage d'un continuateur immédiat du grand Pasteur à un disciple éloigné — le Dr LeBlond est un ex-élève du célèbre Institut — mais fervent de ses théories salvatrices ! Ces deux hommes ne se sont jamais vus. Mais un même culte pour le Maître et le même esprit humanitaire qui, depuis Pasteur, Jenner et Roux anime les bactériologistes et les hygiénistes du monde entier, les rapprochent. Et le Dr Lépine loue l'auteur de remettre sous les yeux du public, en guise de prélude à sa thèse, le tableau des fléaux qui ont ravagé la terre avant que soient diffusées les méthodes d'immunisation, de prophylaxie et d'hygiène.

L'érudition de l'auteur, qu'agrémente encore son style clair et alerte, rend passionnément intéressante cette étude proprement sociologique. L'humanité doit en effet à la médecine préventive et à la technique sanitaire la réduction de la mortalité infantile, la prolongation de la durée moyenne de l'existence et l'éradication de certaines maladies épidémiques qui, autrefois, la décimaient.

Mais à ces grands progrès, ainsi jugés du seul point de vue humanitaire, s'ajoutent des gains inappréciables dans le domaine économique, voire politique. Comme l'auteur le démontre, l'assainissement de régions où régnait le paludisme a permis, par exemple, le percement longtemps différé du Canal de Panama. L'assèchement des Marais Pontins a rendu à l'Italie une immense plaine, terre d'élection de la malaria durant des siècles.

Ce qui frappe dans un tel bilan, — et devait naturellement m'intéresser à titre de sociologue, — c'est précisément son côté économique et

social. La collaboration de l'économiste et de l'hygiéniste a également eu pour résultat l'amélioration des conditions de travail dans les usines, la salubrité actuelle de la plupart des quartiers ouvriers, la prévention d'une foule de maladies dites professionnelles. En un mot, elle a été un grand facteur de paix et de prospérité industrielles.

Le Dr LeBlond, très actif champion de la médecine préventive par la lutte contre les bactéries, a fait œuvre au Canada, tant par son enseignement à Laval, notamment à la Faculté des Sciences sociales, que par sa participation aux programmes d'hygiène. Je suis heureux que ce médecin, que je considère avec une profonde reconnaissance comme un des pionniers de cette Faculté, continue par ses recherches et ses publications à servir inlassablement la société humaine.

Georges-Henri Lévesque, O. P.

Réforme du système anglais d'instruction

Par la gracieuseté d'un ami, M. Richard Hope, représentant du Haut-Commissaire anglais à Québec, j'ai en main le très complet rapport [1] que vient de publier le Conseil Consultatif du ministère de l'Instruction publique du Royaume-Uni. En le parcourant attentivement, j'ai été frappé de la souplesse avec laquelle l'Angleterre adapte son programme d'enseignement à son évolution sociale. Pays hautement industrialisé, elle a sacrifié dans le passé la formation intellectuelle des masses ouvrières aux exigences de sa production. Ses lois sociales de 1840 concernant l'assistance à l'école, par exemple, sont restées lettre morte jusqu'au début du siècle présent. On connaît assez les navrants résultats de cette incurie.

Plus consciente des droits de l'individu de même que des avantages que représente pour elle une population instruite, l'Angleterre veut multiplier les facilités de formation scolaire et s'y emploie activement. L'étude du Conseil Consultatif porte sur la situation par rapport aux jeunes de quinze à dix-huit ans. Ses premiers graphiques démontrent le changement inversement proportionnel impressionnant qui s'est produit au cours des soixante dernières années. Les jeunes Anglais de cet âge qui, autrefois, formaient le groupe minoritaire des écoliers, s'inscrivent maintenant dans une proportion de soixante-dix pour cent.

Sans doute l'Etat a-t-il fortement contribué à ce progrès en rendant l'instruction obligatoire jusqu'à quatorze ans. Mais d'autre part, les tra-

1. "Report of the central advisory Council for Education England" Ministry of Education, London, 1959. 21 cm. 520 pages.

vailleurs, plus fortunés qu'ils ne l'étaient au siècle dernier, s'intéressent davantage à l'instruction de leurs enfants. Les initiatives des industries méritent aussi d'être signalées. Nombre d'entre elles ont établi dans leurs usines la « journée scolaire hebdomadaire » au bénéfice des ouvriers de quinze à dix-huit ans que les circonstances forcent à gagner leur pain. Certaines vont même jusqu'à prévoir un cours d'au moins dix-neuf semaines, intercalé par tranches alternant avec des périodes d'emploi à plein temps.

Bref, un excellent esprit social préside à l'élaboration de ce programme. Une loi adoptée en 1944 reconnaît à tous les Anglais le droit à l'instruction secondaire gratuite. Deux autres dispositions de cette même loi visent, la première, à prolonger la période d'âge scolaire obligatoire, la seconde, à faire en sorte que la jeunesse sortie de l'école se soumette à un programme d'instruction à temps partiel. En outre, dans toutes les branches du savoir, l'on songe à hausser le niveau des études. Ceci entraîne la formation plus poussée des professeurs.

En résumé, l'Angleterre établit son programme en fonction des besoins de la nation, la compétence en toutes choses fixant les normes de l'instruction et, partant, de l'enseignement.

Etant donné que nous sommes, au Canada, en pleine période d'étude et de réorganisation de notre système d'éducation, voilà un document qui peut nous être fort utile. Il ne s'agit certes pas de copier servilement ce que font les autres, mais leurs actes peuvent éclairer les nôtres.

Georges-Henri Lévesque, O. P.

Chronique des disques

D'abord, remarquons que la production de *Decca*, avec ses diverses filiales (*Everest, Deutsche Grammophon, Forum, etc.*) — production distribuée au Canada par la Compagnie Compo de Lachine — semble devenir de plus en plus abondante et offrir un choix des plus variés.

Je viens de mentionner *Forum* : il s'agit d'une nouvelle marque de disques à prix réduit (environ le tiers du prix habituel) qui vient de faire son apparition sur le marché. Ces disques sont d'une qualité, sinon supérieure, du moins très bonne, et il s'agit vraiment d'une aubaine. Je n'en veux pour preuve que les disques suivants. Le 1er Volume des Œuvres complètes pour clavecin de Hændel, comprenant les Suites I, II, III, et IV, interprétées par Christopher Wood (Forum, F 70011) et le 2e Volume, comprenant les Suites V, VI, VII et VIII, interprétées par le même

claveciniste (Forum, F 70012) : il s'agit d'une série qui s'annonce fort intéressante. Ensuite la Symphonie « Pastorale », no 6, de Beethoven, exécutée par l'Orchestre Royal Danois, sous la direction de George Hurst (Forum, F 70018). Enfin, huit Ouvertures de Mozart, celles de « Don Juan », de « L'Enlèvement au Sérail », de « Cosi Fan Tutte », d'« Idoménée », de « L'Impressario », de « Titus », des « Noces de Figaro » et de « La Flûte enchantée », jouées par l'Orchestre Pro Musica de Hambourg, dirigé par Harry Newstone (Forum, F 70010).

Everest se maintient toujours à un niveau supérieur par la qualité de ses enregistrements et, en plus, nous offre souvent des œuvres inédites ou peu jouées. Par exemple, ce mois-ci, il nous offre « en première » sur disque le Concerto pour violon du compositeur contemporain Paul Hindemith. Ce Concerto, composé en 1939, avait été joué pour la première fois par l'Orchestre Symphonique de Boston, dirigé par Serge Koussevitzky, en avril 1940, mais il n'avait encore jamais été enregistré. Il se trouve accouplé ici avec le Concerto pour violon no 3, K. 216, de Mozart. Ces deux œuvres sont merveilleusement interprétées par Joseph Fuchs avec l'Orchestre Symphonique de Londres sous la direction de Sir Eugene Goossens (Everest, LPBR 6040).

Voici un autre enregistrement d'*Everest*, susceptible d'attirer l'attention des mélomanes et de capter leur faveur. Il s'agit d'une œuvre du compositeur anglais contemporain, Vaughan Williams, intitulée « Job : A Masque for dancing ». Titre difficile à traduire et, semble-t-il, inexact : mais peu importe, si la musique plaît ! « Job » se divise en neuf scènes, basées non pas sur le simple récit de la Bible, mais sur l'œuvre d'un artiste anglais, William Blake. L'interprétation, qui est excellente, est due à l'Orchestre Philharmonique de Londres dirigé par Sir Adrian Boult (à qui, entre parenthèses, l'œuvre est dédiée), et le violon solo est Henry Datyner (Everest, LPBR 6019).

Enfin, je voudrais signaler un autre disque *Everest*, qui est assez remarquable. Ce disque contient la Suite de Ballet « Cinderella » (Cendrillon), de Prokofiev, et deux œuvres du compositeur brésilien Villa-Lobos, décédé l'an dernier. La première de ces œuvres s'intitule « Uirapuru » et elle offre certaines analogies avec « L'Oiseau de feu » de Stravinsky ; en outre, son instrumentation sort de l'ordinaire, car, en plus des instruments de l'orchestre conventionnel, elle comporte un violinophone (un violon auquel est relié un cor) et certains instruments de l'Amérique latine tels que le coco, le tamborim, le réco-réco, etc. La seconde œuvre de Villa-Lobos jouée ici est « Modinha » (Prélude) de

Bachianas Brasileiras no 1. L'Orchestre Symphonique du Stadium de New-York est sous la direction de Leopold Stokowski (Everest, LPBR 6016).

Une version complète des 16 Valses de Chopin nous est présentée par *Decca*. L'interprète est la célèbre pianiste Ruth Slenczynska (dont il a été déjà question dans cette Chronique des Disques). Cet enregistrement, auquel les experts musicaux pourraient reprocher telle ou telle imperfection, demeure cependant pour l'ensemble des amateurs de musique fort satisfaisant (Decca, DL 10017).

Sous l'étiquette *Deutsche Grammophon*, nous trouvons la Symphonie no 4, de Brahms, accouplée avec une œuvre peu connue de Beethoven, l'Ouverture en Do majeur, opus 115 (Namensfeier). L'Orchestre Lamoureux, de Paris, est dirigé par Igor Markevitch (DGM 12017).

Quant à la production de *Columbia* (comprenant aussi *Epic*), elle me paraît être devenue moins abondante, du moins si j'en juge par les échantillons qui me sont parvenus en ces derniers temps. Ce qui ne veut pas dire que *Columbia* ne soit pas toujours l'un des « grands » sur le marché du disque : loin de là !

En premier lieu, je suis heureux de signaler une œuvre récente (1957-58) et, par conséquent, pas encore enregistrée, de Stravinsky : « Threni, id est Lamentationes Jeremiæ Prophetæ » (les Thrènes, c. à d. les Lamentations du Prophète Jérémie). C'est l'auteur lui-même qui dirige l'Orchestre Symphonique Columbia, la Schola Cantorum est sous la direction de Hugh Ross, et les solistes sont Bethany Beardslee, soprano, Béatrice Krebs, contralto, William Lewis, ténor, James Wainner, ténor, Mac Morgan, baryton et Robert Oliver, basse. Il va sans dire qu'il s'agit d'un enregistrement d'un intérêt singulier pour tous ceux qui ont un penchant pour la musique, en particulier la musique moderne (Columbia, ML 5383).

Le soprano Eileen Farrell, sous le titre de « Arias in the Great Tradition », a enregistré des pièces de Beethoven, de Weber, de Cherubini et de Gluck. Elle est accompagnée par Max Rudolf, directeur de l'Orchestre Symphonique de Cincinnati. Et son interprétation est la meilleures (Columbia, ML 5408).

Epic, dans un album de deux disques, nous offre la Symphonie no 1 et la Symphonie no 4 ainsi que l'Ouverture du Festival Académique, de Brahms, exécutées avec brio par le Concertgebouw Orchestra d'Amsterdam, sous la direction du regretté Eduard Van Beinum (Epic, SC 6033).

Sur un autre disque *Epic*, nous trouvons le même orchestre et le même chef interprétant la Symphonie no 4 de Brahms ainsi que la Rhapsodie pour Alto, opus 53, du même auteur, avec Aafje Heynis, contralto, et le Chœur Royal Masculin « Apollo » (Epic, LC 3563). Cela fait beaucoup de Brahms, n'est-ce pas ? A peu près vers le même temps, j'ai reçu trois disques de la même Symphonie no 4 du maître allemand !

London a beaucoup développé sa production « stéréophonique » et sa production « mnaurale » est devenue plus restreinte. Qu'il me soit permis de citer, dans la série à prix réduit *Richmond*, le disque intitulé : « Offenbach — Tchaikovsky Fantasias », qui renferme des extraits choisis parmi les œuvres plus populaires de ces deux auteurs. L'Orchestre Symphonique de Vienne est sous la direction de Robert Stolz (Richmond B 19039).

Enfin, *Victor*, qui maintient toujours son excellente production, vient de sortir une version abrégée de deux opéras. D'abord, « Don Pasquale », de Donizetti, avec Salvatore Baccaloni, Dolores Wilson, Charles Anthony, Frank Gurrera et l'Orchestre du « Metropolitan Opera » dirigé par Tibor Kozma : un seul disque, avec libretto en italien et en anglais (RCA Victor, LM 2358). Ensuite, « Macbeth », de Verdi, avec Leonard Warren, Leonie Rysanck, Jerome Hines et l'Orchestre du « Metropolitan Opera » dirigé par Erich Leinsdorf : deux disques, avec libretto en italien et en anglais (RCA Victor, LM 6076). La réputation du « Metropolitan Opera » garantit la valeur de ces enregistrements.

Dominique Vérieul

L'esprit des livres

P. R. BERNARD, O. P. : « Le mystère de Jésus ». 2 volumes Ed. Salvator, Mulhouse, 1959. 21 cm. 1 200 pages.

Après les travaux du Père Lagrange, O. P., Grandmaison, S. J. et autres, on se demandait si on pourrait encore dire du nouveau au sujet de notre Evangile ? Bien oui, ce livre apporte du nouveau en nous libérant de tout l'appareil scientifique pour n'en conserver que le contenu. Et le contenu vient s'enrichir de fines observations psychologiques qui jettent une bienfaisante lumière sur le texte.

L'auteur connaît bien les mœurs d'Israël et ce qui paraît énigme pour le lecteur ordinaire y reçoit une explication satisfaisante. On voit que le Père Bernard connaît aussi bien sa théologie que les divines Ecritures qu'il semble avoir méditées toute sa vie pour nous en livrer des réflexions et explications que les grands Pères de l'Eglise signeraient. Pour écrire un tel livre, il fallait une inspiration soutenue. Manifestement le Saint-Esprit ne l'a pas abandonné.

Le texte authentique de l'Evangile est là, il l'expose paragraphe par paragraphe, il en fait un commentaire littéral et historique pour en déduire une doctrine de vie : la doctrine chrétienne. C'est complet et j'y ai trouvé des explications, des éclaircissements que je cherchais depuis longtemps. Je crois même y avoir trouvé la synthèse de toutes les recherches scripturales du passé pour mieux comprendre le Sauveur. C'est donc un livre qui peut à la rigueur remplacer tous les autres, dans le même genre, pour le prédicateur, le missionnaire, le contemplatif, pour tous les chrétiens qui veulent mieux comprendre l'Evangile. Une révélation pour tous !

A. L.

En collaboration : « Le Québec économique ». Editions Alerte, Saint-Hyacinthe, P. Q. 163 pages.

La Fédération des Sociétés Saint-Jean-Baptiste du Québec a réuni en volume, sous le titre : « Le Québec économique », les travaux présentés lors de sa cinquième session de cours de formation nationale tenue en octobre dernier.

Six spécialistes y exposent notre situation avec objectivité et précision : la part exacte des Canadiens français dans l'activité économique de la province, le contrôle législatif exercé sur cette activité, l'exploitation des ressources, l'utilisation du capital humain, l'orientation du pouvoir d'achat, la capitalisation de l'épargne, etc. La doctrine de l'Eglise en matière d'économique, doctrine basée sur le droit naturel des individus, et sur les règles prescrites par la justice sociale et l'idéal chrétien, nous est rappelée ici de façon extrêmement claire et pondérée. Je félicite celui qui en a fait le résumé, comme d'ailleurs tous ceux qui ont participé acti-

vement à ce symposium. Leurs conclusions sont rassurantes sans être exagérément optimistes.

Ces études d'experts ont le double avantage d'instruire en évitant le style didactique, parfois rebutant, des manuels, tout en possédant l'autorité que leur confèrent leurs auteurs. Elles suggèrent des conseils fort opportuns. Si elles parviennent à convaincre les Canadiens français de se soutenir mutuellement dans un domaine où il serait souhaitable qu'ils puissent lutter de puissance avec leurs concurrents, elles auront certes créé le climat essentiel à cette coopération.

Georges-Henri Lévesque, O. P.

Robert Llewellyn : « Liturgies familiales ». Editions du Pélican, Québec. 22 cm. 178 pages.

Depuis quelques années, l'abbé Robert E. Llewellyn écrit beaucoup sur les sujets qui concernent l'éducation des filles et la famille. Vient de paraître : « Liturgies familiales », un petit volume dans lequel il rappelle la mystique des événements comme celle des rites familiaux. Il la rattache à celle des sacrements qui marquent d'ailleurs le cycle de la vie familiale à chacune de ses étapes. Cette vie est donc, en somme, une méditation religieuse discontinue pour qui veut comprendre.

Les lecteurs de ce livre — sérieux sans être trop grave — suivront avec étonnement peut-être l'exposition de la « liturgie de la table » ; la table, « trait d'union ou... champ de bataille », comme le dit l'auteur, mais qui doit être à la vérité une sorte d'autel où s'accomplissent des rites qui rapprochent au lieu de désunir, qui élèvent au lieu d'avilir, qui réconfortent au lieu d'anémier, selon qu'on en perçoit le sens profond ou qu'on demeure étranger à leur apport enrichissant.

La lecture de ce nouvel ouvrage d'un très sympathique pédagogue est de nature à faire réfléchir sur les mille gestes dont on a perdu la signification réelle mais qui, renouvelés avec ferveur et foi, transformeraient l'existence.

P. S.-R.

Isa Mari : « L'enfer dans la ville ». Editions Casterman, 1960. 20 cm. 248 pages.

Une immense pitié ! Tel est le sentiment qui progressivement nous étreint en lisant « L'enfer dans la ville » d'Isa Mari. Ce véridique — et combien pathétique ! — reportage sur les détenues d'une prison de Rome nous prend au ventre. Infinie misère de la femme qu'aucun amour n'a jamais haussée au-dessus de ses instincts. Pauvre être méconnu, rudoyé, outragé, utilisé dès l'enfance, tout à fait irresponsable de ses tares indélébiles et bien peu responsable de ses déviations et même de ses crimes.

Pour les besoins de sa documentation, l'auteur a voulu habiter plus

d'un an au milieu de ces malheureuses. Avec autant d'art que de fine psychologie et de commisération, Isa Mari met à nu ces âmes et ces vies de prostituées, de proxénètes, d'illuminées politiques, de meurtrières. Son documentaire porte sur quelques types de femmes, incarcérées incidemment ou à demeure. Mais le vice et la misère humaine ne connaissent pas de frontières. Voilà donc un livre universel du plus puissant intérêt.

P. S.-R.

C. Spicq, O. P. : « Ce que Jésus doit à sa Mère selon la théologie biblique et d'après les théologiens médiévaux ». (Conférence Albert-le-Grand, 1959). A l'Institut d'Etudes médiévales de Montréal et à Paris chez Vrin, 1959. 19 cm. 56 pages.

Voici un petit livre qui mérite d'être enlevé. Qu'on se l'arrache. Cinquante-six pages seulement, mais les nourritures spirituelles qu'elles permettent d'assimiler prolifèrent dans l'âme et dans le cœur des prolongements indéfinis.

Si l'on s'arrête par exemple, à la la page 41, il sera possible de comparer la sérénité orientale des Bouddhas sculptés avec le sourire de la charité divine *(chrestotès)*. La bénignité du Sauveur, est-ce mieux que la sérénité (bienveillance calme et charme) ? Oui et je dirais : bienveillance calme et grâce. Si on définit la grâce : la beauté mise en mouvement (Le Père Spicq dit : la beauté harmonieuse, page 41), et si l'on pense que ce mouvement peut être un don qui vient vers nous, on rejoint la *chrestotès*, sourire de la charité divine, bénignité. Incomparable alliance de lumière et de bonté, étoile de Dieu.

Nécessaire de dire que le couple Orient-Occident qui semble se poser ici est un simple et pur jeu et non pas une opposition.

Dans la ligne essentielle de l'ouvrage on trouve ceci. L'âme humaine de Jésus valait exactement la nôtre. Toutes les âmes sont égales non seulement en structure spécifique mais en valeur, et c'est la qualité différente des corps qui fait la différence des âmes. Il fallait que la Sainte Vierge fut parfaite en son corps, qui devait fournir la matière dont fut formé le corps du divin enfant (page 21). Et avec cette courte présentation du petit livre, le lecteur diligent n'a plus qu'a inventorier tout ce qui se cache encore sous cette couverture noire et blanche.

Arcade-M. Monette, O. P.

La Maison Montmorency,
fête le l'Epiphanie 1960.

Placide-Gustave Mahieu : « La Pensée Religieuse et Morale de George Eliot ». Librairie Marcel Didier, Paris, 1959. 140 pages.

A bien étudier les romanciers, on se rend compte que leurs récits comportent toujours une attitude fondamentale envers la condition hu-

maine dans toutes ses dimensions. Il s'agit de rechercher les sources et les déterminants de cette attitude pour placer dans leur vraie perspective les caractères créés par le romancier, et pour comprendre sa pensée profonde et son message derrière le symbolisme ou le simple récit dont se contentent la plupart des lecteurs. L'auteur prestigieux de « Silas Marner », de "The Mill on the Floss", de "Middlemarch" et de bien d'autres romans victoriens qu'étudie le Frère Maheu révèle toute sa stature après une analyse de ses sources spirituelles et de leur utilisation intelligente.

Mary Ann Evans se révéla au monde littéraire sous le nom de George Eliot (1819-1880) comme l'auteur des romans cités. Sa biographie par J. W. Cross donne une idée précise de ses premières lectures, et en particulier sur les thèmes pieux et moraux qui parlaient à son cœur. Parmi celles-ci, « L'Histoire du Diable » par Daniel Defoe lui fit une impression profonde et durable. Dans ce livre de l'auteur de « Robinson Crusoé » se manifeste un puritanisme éclairé qui explique la manière d'agir du démon dans le monde. Avec un grand souci du détail, le Frère Maheu cite côte à côte des circonstances de «L'Histoire du Diable » et des réflexions de caractères de George Eliot, ce qui manifeste un parallélisme frappant entre les deux auteurs.

Le Frère Maheu étudie ainsi des personnages de Defoe et d'Eliot sous la loi de la faute originelle, le processus de la défaite et de la victoire morales, les conséquences de la faute morale sur le coupable et sur autrui, avec une conviction basée sur les textes. Il en dégage cette conclusion générale que l'aspiration naturelle et vaine vers Dieu qui est l'enfer terrestre de Defoe trouve sa contrepartie dans Eliot dans la vaine aspiration vers un bien absolu. La croyance matérialiste d'Eliot n'est pas incompatible avec ce méliorisme dans ses romans vu l'influence persistante des convictions de jeunesse de l'auteur et de l'ambiance conformiste de son époque. Ecrit avec une érudition élégante appuyée par une bonne bibliographie, l'ouvrage du Frère Maheu est une addition précieuse à la critique littéraire.

T. Greenwood

Edwin G. Kaiser : "Sacred Doctrine : An Introduction to Theology." Newman Press, Westminster, Maryland, 1958. 344 pages.

Les sciences religieuses prennent une importance accrue dans les universités catholiques, à côté des études traditionnelles dans les facultés canoniques. C'est pour répondre aux besoins de ces nouvelles catégories d'étudiants que le Père Kaiser a publié le cours intéressant et nourri qu'il donne à la session d'été de St. Joseph's College dans l'Indiana. La sagesse acquise par près de quarante ans d'apostolat et de réflexions théologiques et didactiques s'exprime avec facilité dans cette introduction très bien conçue et présentée à la science divine.

Le livre est divisé en trois parties : Concept et nature de la théologie, sources de la théologie, méthode de la théologie. L'enseignement tradi-

tionnel en ces matières est accompagné d'explications originales bien pensées qui facilitent la compréhension des problèmes étudiés. Au hasard, nous citons la section relative au « développement des dogmes » et dont l'interprétation répond si bien à des questions que certains se posent à ce sujet. L'auteur fait la distinction entre « évolution » et « développement » pour faire ressortir les droits de la pensée fécondée par la foi pour « expliquer » davantage les données de la révélation stricte selon le magistère essentiel de l'Eglise. D'une lecture facile et riche, le livre du Père Kaiser peut être appelé à devenir un texte permanent dans le domaine complexe de la théologie.

T. Greenwood

Dutli Tutishauser : « Il lui sera beaucoup pardonné ». Salvator, Mulhouse, 1959. 19 cm. 292 pages.

Une romancière suisse nous livre ici l'histoire d'une âme qui entend l'appel de Dieu en pleine tragédie morale. La vraie culpabilité retombe sur la famille désunie et sur la société qui traque une pauvre fille comme « le gibier blessé à mort ». On s'en doute : c'est le drame des filles-mères. La législation et l'assistance sociales s'en préoccupent. Il reste aux hommes d'Eglise de couronner l'œuvre en apportant la guérison de l'âme. Après l'infanticide et le vice, après une crise douloureuse, la lumière et la paix apparaissent au bout de la route.

Marguerite Hamilton : « Nancy, l'ange envolé ». Salvator, Mulhouse, 1959. 19 cm. 249 pages.

Malgré son infirmité (elle est amputée des deux jambes) Nancy mène autant que possible une existence normale. Elle s'éveille même à la coquetterie et sa personnalité s'affirme jusqu'à devenir pour sa mère « l'ange » qui montre le chemin. Ainsi la mère et la fille nous fournissent un exemple émouvant de la vraie charité chrétienne. C'est dans l'épreuve que les vrais amis se reconnaissent et que Dieu les reconnaîtra. Un roman bienfaisant pour les jeunes.

Jan Dobraczynski : « Le glaive sacré ». *L'épopée de saint Paul.* Ed. Salvator, Mulhouse, 1959. 20 cm. 304 pages.

Sur une toile de fond haute en couleurs où l'auteur a brossé un tableau du monde juif et païen du premier siècle, apparaît la figure de Paul, l'apôtre des Gentils.

Un livre historique quant au fond qui raconte en détails la carrière extraordinaire de celui qui a implanté dans le monde païen la loi d'amour du Christ. On assiste à la persécution de Néron et à la mort de Paul à Rome. Un livre exaltant et bienfaisant pour l'intelligence et le cœur !

A. L.

E. Neubert : « Mon idéal, Jésus fils de Marie ». Ed. Salvator, Mulhouse, 1959. 15 cm. 142 pages.

Ce petit livre traduit dans presque toutes les langues européennes en est à sa dixième édition. C'est dire son rayonnement et sa valeur. La dévotion à Marie tout en restant doctrinale est décrite en termes aimables. Faire l'œuvre de Marie, travailler comme elle pour Jésus, voilà l'idéal que nous propose ce petit livre.

A. Rendu : « La belle promesse ». Ed. Salvator, Mulhouse, 1959. 19 cm. 150 pages.

Les pages les plus impressionnantes de la Bible sont ici expliquées avec beaucoup de chaleur et de vie. Les jeunes s'y passionneront. On y trouve une vue d'ensemble sur le dessein de Dieu et le plan rédempteur.

De saisissants dessins en couleurs illustrent le récit.

L. Empain et M. Jadin : « Nos enfants lisent ». Editions du Soleil Levant, 33, rue Emile Cuvelier, Namur, Belgique. 17.5 cm. 164 pages.

Ce répertoire des meilleurs livres pour la jeunesse mis jour à jour annuellement nous présente sa cinquième édition. On y trouve des séries de contes, de sciences naturelles, de tourisme, de sports, d'art, de religion, avec quelques lignes d'appréciation. Le dernier chapitre a pour objet les meilleurs livres sur la formation des éducateurs.

Pour monter une bonne bibliothèque scolaire, ce livre est tout désigné.

Michel Horatczuk, S. J. : « Un grain d'ironie, sel de la vertu ». Salvator, Mulhouse, 1959. 19 cm. 120 pages.

Pourquoi le chrétien désireux de perfection ne commencerait-il pas par se voir tel qu'il est, préoccupé de soi, vaniteux, vaniteux susceptible, cupide, dominateur ? Comme Molière, l'auteur ouvre certains abcès de notre temps, avec une ironie mordante. Son zèle nous fait sourire devant nos turpitudes quotidiennes. Mais tout est dit avec humour et charité.

Stephane Berghoff : « Recueil d'exemples pour sermons et conférences ». Salvator, Mulhouse. 19 cm. 184 pages.

Des exemples variés tirés de la vie quotidienne pour agrémenter la vie chrétienne. Divertir pour instruire, rire pour ne pas dormir.

Saint Irénée — « De la plénitude de Dieu ». Collection *Bible et vie chrétienne*. Textes choisis et présentés par Roger Poelman. Ed. Casterman, Tournai, Belgique, 1959. 21 cm. 112 pages.

Ce grand évêque de Lyon a laissé une somme imposante d'écrits que les historiens ecclésiastiques connaissent bien. La présente édition met à

la portée de tout lecteur sérieux les termes majeurs de l'œuvre de saint Irénée. Une saveur attendrissante et communicative se dégage de ces pages. Dieu, l'Incarnation, Marie, le Saint-Esprit, le Baptême... sont des sujets qu'Irénée traite avec beaucoup de lucidité et de bon sens. A l'approche de Noël je me plais à citer ces phrases si simples et si riches de doctrine. « Si le Fils de Dieu s'est fait véritablement homme, c'est afin que, par la ressemblance au Fils, l'homme devienne cher au Père... Le Fils de Dieu s'est fait ce que nous sommes pour que nous puissions devenir ce qu'il est ».

Excellent livre de méditation.

A. L.

Dr Paul CHAUCHARD — « Biologie et Morale ». Maison Mame, Tours, France. 18 cm. 272 pages.

Le savant peut-il rester neutre devant le problème moral ? Pour le Dr Chauchard, il n'y a aucun doute, le savant est amené à rencontrer le monde des valeurs avec la même objectivité qu'il apporte à la connaissance du fait scientifique.

En exposant sa thèse, l'auteur n'a pas voulu faire œuvre de théologien ou de philosophe, mais simplement apporter une expérience personnelle. La morale biologique n'est qu'un point de départ entre le matérialisme de l'homme et la foi du chrétien. Un livre qui peut engendrer de salutaires discussions. Mais il ne faut pas oublier que la morale est dans la volonté et non dans la chair. Une morale biologique sonne faux.

A. L.

M. NIBAULT — « Le Christ notre vie ». Lib. Eug. Bélin, 8, rue Férou, Paris. 21 cm. 350 pages.

Destiné aux jeunes afin de les éclairer sur Dieu et sur eux-mêmes, sur la condition humaine de l'homme et sur ce que Dieu attend de lui, ce livre présente un Sauveur vivant qu'il faut connaître et suivre. Je suis la lumière du monde. Je suis le chemin. Je suis la Vie.

De nombreux textes de grands écrivains viennent illustrer la joie de vivre en Dieu. Sans Lui à qui irions-nous ?

Pierre-G. GROSSIER — « Les pensées du silence ». Maison Aubanel Père, Avignon, 1959. 19 cm. 166 pages.

Des réflexions philosophiques que tous les sages signeraient, sur la vie, la science, la pensée, le ciel, le temps, l'enfance, la souffrance, la mort, la Providence, réflexions exprimées avec force et clarté, jaillissent à chaque ligne de ce livre et ne laisseront personne indifférent.

Pour enrichir sa vie intérieure et mieux comprendre le monde et ses problèmes, ce livre est tout désigné. Aussi pour combler les « creux » de nos jours ou de nos nuits. L'auteur devra cependant refaire ses calculs sur l'avion-fusée, se mettre à la page, ne pas présenter les voyages inter-astraux comme des rêves (Cf. p. 83-84).

A. L.

Louis LALLEMANT, S. J. — « Doctrine spirituelle ». Fides, Montréal, 1959. 16 cm. 384 pages.

Les collections *Les Maîtres de la spiritualité* que dirigent les Carmes de Nicolet nous présentent un grand livre de piété : *Doctrine spirituelle* qui laissa sa marque sur les grands esprits du XVIIe siècle et nourrit la piété des siècles suivants.

Dans une introduction bien conduite, le Père Guy Bertrand, C. S. C. nous donne une brève mais essentielle biographie de l'auteur, examine du point de vue critique ce traité, nous en redit la valeur pour les fidèles de notre temps. « Que d'âmes la Doctrine spirituelle du célèbre jésuite a conduites à la sainteté » écrit H. Pourrat. Et ce livre peut encore opérer les mêmes prodiges si on veut bien le lire attentivement et pieusement. Remarque : si le Père est né en 1578 et entra chez les Jésuites à Nancy en décembre 1605, il avait alors 27 ans, et non 18. (Cf. p. 8).

A. L.

Romain LÉGARÉ, O. F. M. — « Le Père Eugène Guilbault, franciscain ». 1898-1958. Ed. Franciscaines, 2080, rue Dorchester, Montréal-25. 18 cm. 94 pages.

Intéressante biographie bien écrite et bien conduite d'un contemporain qui fut sûrement un saint religieux. Il n'est pas nécessaire d'être canonisé pour être saint. Le Père Guilbault fait désormais partie de cette foule immense que personne ne pouvait compter et que vit l'apôtre Jean. La route qu'il a tracée est là... il s'agit de s'y engager avec l'amour de Dieu et du prochain dans son cœur. Là réside la sainteté.

A. L.

Peter B. GARLAND — « The definition of sacrament according to saint Thomas ». Ed. de l'Université d'Ottawa, 1959. 24 cm. 116 pages.

Voici une thèse présentée à l'Université d'Ottawa pour l'obtention du lauréat en théologie. Comme tous les travaux de ce genre, c'est dense et chargé de références. Les spécialistes autant que les théologiens en herbe y trouveront de quoi satisfaire leur curiosité et leur exigence.

Fidèle au procédé scolastique, l'auteur nous offre du sacrement une définition nominale et une définition réelle ou historique. De bons chapitres sur le *signe*, sa *signification* nous donnent le climat de la théologie sacramentaire.

Puis l'auteur applique sa définition de signe aux sacrements. Il distingue très bien le sens du mot *signe* dans l'Ancien Testament et dans le Nouveau. Le premier manifeste la grâce, le second la produit.

Un livre sérieux et enrichissant.

A. L.

J. de TONQUÉDEC, S. J. : « La philosophie de la nature ». Ed. Lethielleux, 10, rue Cassette, Paris-VI. 23 cm. 186 pages.

Avec ce troisième fascicule s'achève l'étude de la Nature en général. On y trouve de profondes réflexions sur les grands thèmes qui ont toujours passionné les philosophes de tous les temps : Le changement et le mouvement — Le lieu et l'espace — Les catégories de l'accident cosmique.

Pour devenir philosophe il faut lire ce volume. Pour vivre en philosophe il faut le méditer chaque jour.

A. L.

Peter ABRAHAMS : « Rouge est le sang des noirs ». Ed. Casterman, Tournai, Belgique, 1959. 20 cm. 228 pages.

Un nouveau témoignage de l'écrivain noir Peter Abrahams sur le problème de la ségrégation raciale dans la région de Johannesburg. Pour lecteurs avertis.

Etre plongé dans la vie quotidienne des bas-fonds de Johannesburg, vivre avec les reines du « skokiaan » dans leurs débits de boissons clandestins, suivre dans leurs amours éphémères Xuma et sa fiancée, hantée par le standing européen. Travailler dans les mines d'or, souffrir avec ces esclaves et lutter avec eux pour une juste fraternité des hommes : voilà ce que réserve Peter Abrahams aux lecteurs de *Rouge est le sang des noirs*.

Il faut connaître la vie des noirs. Il faut savoir jusqu'où mène l'« apartheid ». Il faut voir saigner leurs corps et leurs cœurs pour savoir que, comme le nôtre, le sang des noirs est rouge.

En lisant Abrahams, il vous arrivera peut-être de rougir de votre peau blanche et d'un monde — le nôtre — où la couleur de la peau fixe le destin des hommes.

F. SCHNEIDER : « L'Enfant, cet inconnu ». Ed. Salvator, Mulhouse, 1959. 19 cm. 268 pages.

Ce livre présente 83 exemples de difficultés d'éducation commentées et résolues à l'usage exclusif des parents et des éducateurs.

Ces 83 gosses qui exposent leurs problèmes peuvent être les vôtres ; ces parents embarrassés et ne sachant que faire, ce sont vous, pères et mères. Et les solutions présentées sont celles que vous cherchiez, parents ou éducateurs. Voilà des cas concrets avec des solutions concrètes.

Toute la gamme des défauts possibles y reçoit sa pilule.

A. L.

O. BRUNEAU-SOREN : « Eminence du Sacerdoce ». P. Lethielleux, 10, rue Cassette, Paris-VI. 19 cm. 128 pages.

Un prêtre demandait à un laïc : « Qu'attendez-vous de nous » ? Ce livre écrit par un professeur de l'enseignement libre nous donne la ré-

ponse. Il a su écouter les opinions des laïcs sur le prêtre dans le monde moderne. Ce dialogue alerte poursuivi à la lumière de l'Evangile et du monde invite le prêtre à devenir saint et demande au laïc de l'y aider. Mais tout n'est pas de nature à plaire au prêtre dans ce volume. Il fera réfléchir.

A. L.

P. Lorenzo SALES : « La toute petite voie d'Amour ». Salvator, Mulhouse, 1959. 16 cm. 144 pages.

Un traité d'ascétisme extrait des écrits de Sœur Consolate Betrone. L'auteur procède par question et par réponse.

G. HUNERMANN : « L'unité perdue ». Salvator, Mulhouse, 1959. 21 cm. 304 pages.

Ce tome III de l'Histoire du Royaume de Dieu décrit le chemin difficile que suivit l'Eglise de la Renaissance à la Révolution française. Epoque de scandales, sans doute, mais aussi époque où l'unité chrétienne est brisée par la naissance du protestantisme. Le Concile de Trente intervient et on assiste à l'essor de nouvelles communautés religieuses.

En raison du Concile œcuménique qui se prépare, se livre revêt une grande actualité. Il est si vivant qu'il intéressera autant l'homme de la rue que l'universitaire.

G. JOPPIN, S. J. : « La Visitation ». Ed. Salvator, Mulhouse, 1959. 19 cm. 96 pages.

L'Ordre de la Visitation fondé par saint François de Sales et sainte Jeanne de Chantal est ici fort bien décrit dans son origine et son histoire. On y retrouve les fondateurs, les débuts de la fondation, l'affermissement. Son esprit apostolique centré sur le Sacré-Cœur soutient et surélève la vie quotidienne : prière et travail. La note dominante est la joie et la charité. La charité au-dessus de tout : « Vous pouvez et vous devez perdre la messe pour demeurer auprès d'une malade » a écrit le Fondateur (page 71).

Tout ce qu'il faut savoir d'une Visitandine, résume ce volume.

A. L.

Revue mensuelle publiée à Saint-Hyacinthe, P. Q.

ABONNEMENTS : CANADA : $5.00 ; ÉTRANGER : $5.50

AVEC LE "ROSAIRE" : $1.00 EN PLUS ; LE NUMÉRO : $0.50 ;

ABONNEMENT DE SOUTIEN : $10.00

DIRECTION : MAISON MONTMORENCY, COURVILLE (QUÉBEC-5), P. Q.

ADMINISTRATION : 5375, AV. NOTRE-DAME DE GRÂCE, MONTRÉAL-28

« Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa »